

LETTRE

A U P E R E

TELLIER,

Touchant un Libelle seditieux,
intitulé , Memoire pour le
Corps des Evêques qui ont
reçu la Constitution *Unige-
nitus* , & auquel le Public a
donné le nom de Tocsin.

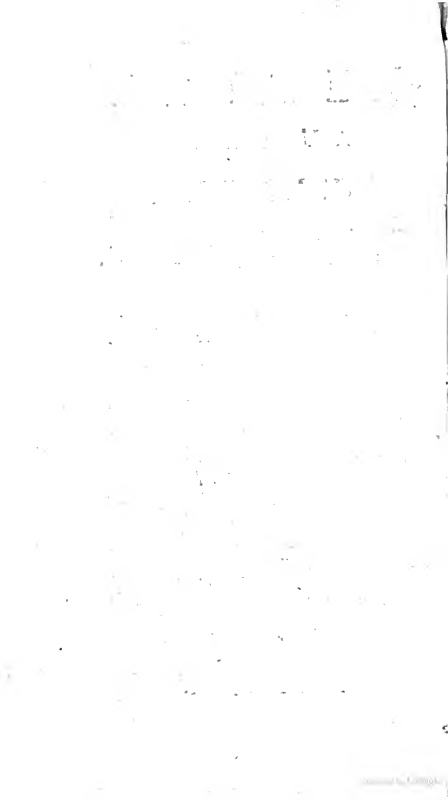
Patre Volo

Avec une Addition où l'on réfute
trois autres écrits, dont le pre-
mier est contre la Sorbonne : le
second est contre M. le Cardinal
de Noailles , & le troisiéme est
une Lettre de M. le Cardinal
de Bissy à ceux de MM. les
Evêques qui ont reçu la Con-
stitution.

S. Andrea Della Valle.

M. DCC. XVI.





L E T T R E

AU PERE TELLIER,

Touchant un Libelle séditieux ,
intitulé : Memoire pour le
Corps des Evêques qui ont re-
çu la Constitution *Unigenitus* ,
& auquel le Public a donné le
nom de Tocsin.

MON PERE,

C'Est une opinion si répanduë dans
le public , que vous êtes l'Auteur
du Memoire adressé depuis peu aux
Evêques qui ont reçu la Constitution
Unigenitus : que dans le dessein que
l'on a eu d'y faire réponse , on n'a
pas crû pouvoir l'adresser à un autre
qu'à vous. Il y a apparence , Mon
Pere , que vous ne regarderez pas cette
imputation comme une injure. Si ce
Memoire n'est pas de vous , il faut
avoüer au moins qu'il en est digne ;
& dans la verité il est difficile que
l'on se méprenne sur votre compte.

Tout le monde connoît par les actions qui ont signalé le temps de votre grande puissance, comment un homme comme vous doit parler; & il n'y a personne qui ne convienne qu'un ouvrage aussi séditieux que celui qui vient de paroître, ne peut partir que de la main de celui que l'on doit regarder dans l'Eglise de France, comme le fléau le plus terrible dont Dieu l'ait jamais affligée.

Pag. 8. Tout est perdu, à vous entendre. *Le danger est au cœur de l'Etat. Du centre il ne peut manquer de se répandre dans*
 P. 2. 3. *toutes les parties du Royaume. C'est une incendie formée & qui s'étend avec une*
espece de furie, & bien-tôt la neces-
sité va devenir absolue de couper la
communication avec les parties embarras-
 P. 8. *sées. (a) Là dessus vous criez de toutes vos forces au secours. Vous vous*
plaignez que personne ne se remue.
 Tout le Corps des Pasteurs est endormi. Il est à craindre même que le Chef n'ose se commettre. Le Prince se laisse surprendre. Il n'y a que vous qui voyez tout le peril. Comme un autre Elie, vous vous consumez dans

(a) On avertit que l'édition du *Toc-*
sin qui est citée dans cet Ecrit, c'est celle
 qui a paru in-douze, ou treize ou vingt

vosre retraite au feu de vosre zele ; vous sechez de douleur de vous voir tout seul prendre part à un mal qui devroit allarmer toute la France. Tout l'heritage du Seigneur à vous entendre est recueilli en vosre personne ; & vous vous donnez presque comme un homme reservé de Dieu pour faire refleurir les restes d'Israël.

Mais quoy donc , M. P. vous moquez-vous de Dieu & des hommes : & pensez-vous nous surprendre par vos clameurs ? Vous criez au feu de toutes parts : Hé qu'importe à un homme comme vous que la maison du Pere de famille brûle ? Peut-on s'imaginer que son ennemi déclaré s'allarme du malheur qui l'accable ? Ne doit-on pas éroire au contraire qu'il en triomphe ; & s'il fait semblant d'en être touché , ne doit-on pas craindre que ce ne soit pour avoir lieu de s'approcher , & d'irriter le feu encore davantage ?

Croyez-moy , M. P. on vous connoît trop à present pour que vos artifices puissent tromper personne. N'est-ce pas vous qui vous êtes rendu fameux par tant d'intrigues dérestables ? & faut-il pour vous en faire souvenir , rappeler ici les principaux traits

Port
Royal.
Sainte
Agathe.

de votre vie ? N'est-ce pas vous qui avez été le Promoteur de cette fourberie si connue du faux-Arnaud , & qui par de fausses Lettres que vous fîtes écrire , trouvâtes moyen de nuire à la réputation d'un homme célèbre dans l'Eglise par vos persecutions & de ruiner la fortune de plusieurs autres ? N'est-ce pas vous qui depuis étant devenu Confesseur du feu Roy , avez ruiné par vos délations continues plusieurs Maisons , dont la bonne odeur attiroit tout le monde à Jesus-Christ ? qui avez fait enlever par des Archers de saintes Religieuses pour les disperser ; & qui faisant éclater votre fureur jusques contre le Temple même , l'avez fait raser , avez fait exhumer les corps qui y reposoient dans l'attente du Seigneur , & avez été cause que les chiens même en ont mangé les membres ? N'est-ce pas vous qui avez persecuté tant de saints Prêtres ; qui par vos calomnies , ou leur avez fait perdre les postes qu'ils remplissoient avec benédiction , ou les avez fait exiler , ou par un excès de fureur les avez fait emprisonner comme des criminels ? N'est-ce pas vous qui par vos artifices avez perdu dans l'esprit du feu Roy , un Cardinal vo-

tre Archevêques : qui vous êtes même vanté d'avoir fait entrer dans un dessein si infâme plus de soixante Prelats du Royanne, dont trente des meilleures têtes, si on vous en croît, avoient déjà écrit sur vos modèles des Lettres contre lui, & trente autres se disposoient à les imiter : N'est-ce pas vous qui en tant de manieres différentes avez avili l'Episcopat, antanti les libertez de l'Eglise Gallicane, & sacrifié même les intérêts du Prince & les droits de la Couronne à l'ambition de la Cour Romaine & à celle de votre Société : Enfin pour finir par un témoignage des plus éclatans de votre zele pour la gloire de Dieu & de son Eglise ; n'est-ce pas vous que l'on a vu entreprendre la défense de l'idolatrie que votre Société enterrent à la Chine, employer pour la justifier des actes dont la fausseté publiquement reconnue ; sans néanmoins avoir jamais été avouée de votre part, a obligé les Approubateurs du Livre où vous les aviez cités, à retracter leur Approbation : & enfin avoir recours à des détours & à des artifices infinis pour soustraire votre Ouvrage, & la cause qu'il défendoit au jugement de l'Eglise, qui a flétri l'un pen

V. la
Lettre de
l'Abbé
de Saron.

Il est
intitulé :
Défense
des Nou-
veaux
Chrétien-

de temps après sa naissance, & qui vient de condamner l'autre après des délais qui ont rendu le mal presque incurable ?

En vérité, M. P. il sied bien mal à un homme convaincu de tant d'attentats contre la Religion, d'affecter ces mouvemens de zèle que vous faites éclater si haut pour le bien de l'Eglise. Que voulez-vous que l'on dise quand on vous entend donner de si vives allarmes ? En vain vous contre-faites le ton d'un Berger fidele que le péril du Troupeau effraye ; on apperçoit malgré vous la voix d'un loup ravissant qui égorge lui-même les brebis dont il semble plaindre le sort. Vous criez au feu & au meurtre, & c'est vous qui brûlez ; qui ravagez & qui portez par tout la désolation.

Mais je me trompe, M. P. & je m'imaginais que vous me reprochiez déjà de prendre le change. Les maux dont je viens de faire la peinture ne sont point non plus ceux qui vous obligent à crier si haut. Vous y êtes accoutumé ; & si horribles que soient vos crimes ils ne vous effrayent point. Tout le monde n'y songe qu'en frémissant ; vous seul en supportez le souvenir avec une tranquillité d'ame que

vous regardez comme un héroïsme ; & vous vous applaudissez même de ce que les autres n'envisagent qu'avec horreur.

Venons donc au vrai sujet de vos alarmes ; & à ce danger pressant qui vous fait sonner le Tocsin avec tant de vivacité. De quoy s'agit-il ? Vous nous l'apprenez dez le commencement de votre Memoire. *Il est évident*, dites-vous, *que tout tend au schisme dans le Royaume.* Ce sont vos premières paroles. Hé, par où, M. P. avez-vous fait cette importante découverte qui interesse l'Eglise d'une manière si sensible ? Quelle marque avez-vous que nous soyons menacés d'un pareil malheur ? C'est, dites-vous, que les quinze opposans ne veulent pas recevoir la Bulle telle qu'elle est. Ils demandent des explications qui la modifient, pour mettre à couvert certaines vérités qu'elle condamne selon eux. Vous ajoutez ce fait pour preuve du dessein que vous attribuez aux quinze Prelats, que c'est ce que leur Projet de Lettre à Monsieur le Regent... démontre clairement.

P. 12

P. 13

Vous me surprenez, M. P. de parler ainsi. Ne sçavez-vous pas que le Projet de Lettre dont vous nous rappelez la memoire n'a point été fait

par les quinze opposans ; qu'aucun d'eux ne l'a signé : & qu'au contraire c'est l'ouvrage de dix-huit d'entre les Prelats qui ont accepté la Constitution , & dont neuf même étoient de l'assemblée des quarante . Vous auroit-on trompé sur ce fait ? ou bien pour cacher le désavantage qui en revient à votre cause , voudriez-vous tromper les personnes peu instruites ; en faisant accroire que le Projet en question n'a été conçu que par les Evêques opposans , & que quelques-uns seulement des Prelats acceptans se sont joints à eux . Je ne déciderai point cette question , M. P. vous pouvez avoir été trompé , & vous êtes tres-capable de mentir pour tromper les autres . Je vous laisse le juge de ce qui en est .

Je ferai seulement une remarque qui est importante , pour prouver ce que je viens d'avancer touchant les Auteurs du Projet ; c'est que ceux au nom de qui il paroît , y rappellent une acceptation qu'ils ont faite de la Bulle , & dans laquelle ils déclarent qu'ils persistent toujours . *Nous nous flatons , disent-ils , que les marques éclatantes de soumission pour le Saint Siège que nous avons déjà données par l'acceptation de la Constitution dans laquelle nous*

persistons toujours , &c. Vous voyez bien , M. P. qu'un pareil langage ne convient aucunement aux quinze opposans , & qu'ainsi ils ne peuvent être les Auteurs du Projet dont vous parlez. Tout l'honneur en est dû à un nombre des Prelats acceptans qui se sont détachés des autres ; & c'est ce qui prouve combien vous avez eu tort de dire qu'ils *n'ont pas compris qu'il fût question de modifier la Bulle.* Car outre que le Projet de Lettre le découvre clairement , comme vous le dites vous-même page 1. C'est certainement se moquer , que de dire de dix-huit Evêques qui composent un Ouvrage , qu'ils ne sçavent ce qu'ils y mettent ; & il est encore plus ridicule de dire comme vous faites , page 4. *que la complaisance & le desir de la Paix ont empêché ces Prelats de sentir qu'il fût question de modifier la Bulle.*

Vous avoüerez donc , Mon Pere , que si vôtre langage est sincère , au moins il ne le paroît aucunement. D'abord vous attribuez un projet à des Evêques qui ne l'ont point fait , & qui visiblement n'ont pû le faire. Vous voulez persuader ensuite que ceux qui en sont les vrais Auteurs , ne l'ont signé qu'à la sollicitation des autres ;

& enfin pour diminuer encore le peu de part que vous leur donnez dans ce projet, vous dites qu'ils n'ont pas compris ce qu'il portoit, & qu'ils ne l'ont suivi que par complaisance & par le desir de la paix. Tout cet exposé est si infidèle, si contraire à la vérité & si favorable à vos vûës, qu'il est difficile de ne le pas regarder comme une fable faite à plaisir, & dans le dessein de porter les Auteurs de la Lettre à abandonner un projet que vous avez déjà désavoué pour eux.

Mais si c'est-là ce que vous vous êtes proposé, Mon Pere, vous avez donc bien perdu vos peines. Car les Auteurs du projet bien loin de profiter des issues que vous leur préparez pour sortir de l'engagement où ils sont entrez, viennent depuis même votre Memoire de demander des explications par une Lettre nouvelle qu'ils ont présentée au Regent. Ainsi, Mon Pere, c'est pis que jamais. Dans le tems que vous criez de toutes vos forces que toutes est renversée, si on demande des explications au Pape, on en demande encore plus ouvertement. On ne se contente pas de projeter, on exécute, & le nombre de ceux qui entrent dans le dessein que vous

vous condamnez devient encore plus considerable. Vous voulez cacher leur foiblesse & les gagner en les excusant : vous allez même jusqu'à transporter leur faute sur leurs adversaires : & nonobstant tous ces soins de vôtre charité & de vôtre zele , ils vont toujours leur chemin.

Vous en auriez été surpris sans doute , M. Pere , Car vous vous attendiez bien que vôtre écrit porteroit un coup certain. Mais que voulez - vous aussi nous dire avec vôtre Schisme prétendu dont vous nous menacez ?

1°. Peut-on être Schismatiques pour demander des explications quand la necessité en est si évidente ? ne sçait on pas le tort que la Constitution de de Clement XI. fait à la Religion , & l'usage pernicieux qu'en font ceux qui la soutiennent avec le plus de chaleur ? Nous n'en chercherons point la preuve autre part que chez vous , ou chez les vôtres ; on sçait ce que vôtre Pere du Parray enseigna au Seminaire de Seez deux mois après que la Constitution fut venuë. Selon lui , ce n'est qu'un conseil de rapporter les actions à la gloire de Dieu , & si les Peres semblent parler autrement , il faut ou faire revenir leur parole à ce

sens ou les excuser. (a) Selon le Sieur le Roux Professeur de Rheims , défenseur zélé de la Constitution , c'est une doctrine constante que la crainte des peines éternelles purifie l'ame non seulement de la volonté qu'elle avoit

(a) *Saluberrimi quidem consilii esse propter Dei amorem & gloriam facere. Id tamen non esse praecepti. Quod etiam patet ex damnatione hujus propositionis qua est septima inter eas quas Alexander VIII. damnavit. Damnata hanc propositionem qua Baii fuit & Jansenii renovare non dubitavit. autor Reflexionum moralium in Novum Testamentum.*

Dixi Apostolum hortatum fuisse fideles ut omnia opera sua propter Dei amorem facerent, non autem id eis praecepisse. Agi enim de Concilio supradictis locis docent Interpretes. Ita Corn. à Lapide. Ita etiam Suares. Scio quidem nonnullos è Patribus ita interdum locutos esse ac si reverà obligatio incumberet omnia agendi è motivo charitatis : Sed eorum verba de consilio intelligenda sunt, non autem de praecepto : aut si hanc interpretationem non patiantur sunt excusanda. Hinc patet quâ ratione intelligendum sit quod habet : Aug. lib. 1. de doct. Christ. ubi sic loquitur. Hæc regula dilectionis divinitus constituta est. Diliges, inquit, proximum sicut te ipsum ; Deum vero ex toto corde tuo, & ex totâ animâ, & ex tota mente tuâ, ut omnes cogitationes tuas, omnem vitam & omnem intellectum in illum transferas.

pour l'action extérieure du péché, mais de toute affection au mal telle qu'elle soit. C'est, dit-il, (b) la Bulle qui l'enseigne, & il faut le croire si nous ne voulons encourir la condamnation qui y est portée contre la doctrine contraire. Sont-ce là, M. P. des choses supportables ? & ne fût-ce qu'à cause de l'usage que vous & les disciples de votre école faites de la Constitution pour soutenir vos erreurs, n'est-on pas dans l'obligation indispensable de demander des explications ?

2°. Avec qui est-ce faire Schisme

(b) *Igitur cum prædicta doctrina (quod scilicet timor non excludat affectum peccati) damnata sit , contradictoria doctrina verè censeri debet ; quod nimirum timor pœnarum æternarum ipsum peccandi affectum excludat , adeoque & ipsa contritio ex eo concepta : (quod) verum est & definitum à summo Pontifice , accedente consensu cæterarum Ecclesiarum, Gallicana præsertim..... Ergò si prædictam damnationem incurrere nos ipsi noluerimus. CERTO TENENDUM EST ATTRITIONEM EXCLUDERE NON SOLAM VOLUNTATEM EXTERNI OPERIS, SED ET QUECUMQUE AFFECTUM AD PECCATUM. Id iterum definiunt Patres Gallicani in Instructione Pastorali AB OMNIBUS subsignata & acceptata ad Bullæ Clementinæ expositionem. Censura sacræ Facultatis Theologiæ Remensis anno 1716. die 14. Januarii.*

que de demander des explications de la Bulle ? est-ce avec les Evêques qui l'ont déjà reçûe ? hé eux-mêmes ont cru les explications nécessaires , & ils n'ont osé proposer la Bulle aux fideles sans en donner.

Il est vrai que les Evêques opposans n'ont pas cru ces explications suffisantes ; mais ceux qui les ont faites , ont-ils prétendu que l'on ne pût en donner de meilleures ? Ont-ils contesté aux autres la liberté d'en donner comme ils les jugeroient à propos ? n'ont-ils pas dit au contraire expressément dans le projet de Lettre dont vous parlez dans vôtre Memoire , que si ils ont donné des explications , ç'a été *sans vouloir exclure d'autres sens orthodoxes & conformes à la saine Theologie , que l'on pourroit proposer & que ce fût l'esprit de l'Assemblée de 17 4.* Si donc les Evêques opposans , au lieu d'user de leur liberté , veulent remettre au Pape le soin d'expliquer lui-même son propre Ouvrage , comme à celui qui est le plus capable de le faire entendre , puisque personne ne sçait mieux sa pensée que lui-même ; une pareille conduite est-elle une raison de se separer d'eux ? Quand vous le diriez , Mon Pere , les Prélats Au-

seurs du projet de la Lettre vous démentiroient. Ils vous diroient que *le recours au saint Siege est un moyen tres-canonique & tres-proportionné aux besoins pressans de l'Eglise , & qu'ils esperent du Zele des lumieres & de la charité du Pere commun qu'il ne refusera point de nous donner la paix par une voye si reguliere , si honorable pour le saint Siege , & si autorisée dans la tradition par des exemples celebres.* Or si la conduite des opposans est aussi reguliere & aussi honorable au saint Siege que les Auteurs du projet le reconnoissent, comment seroit-on Schismatiques en la suivant?

Aussi, mon Pere, les Auteurs du Projet ont-ils raisonné tout autrement que vous; & bien loin d'être disposez à faire Schisme avec les Evêques opposans, ils se réunissent à eux, avoient de bonne foy que toutes leurs explications n'ont pû appaiser les troubles de l'Eglise, & reconnoissent que nonobstant les soins qu'ils ont pris pour les dresser, il faut en revenir avec les Evêques opposans à demander au Pape qu'il explique lui-même la Constitution qu'il nous a envoyée. Quelque difference donc qu'il y ait eu jusques ici entre la conduite de ceux qui ont ac-

cepté la Constitution , & celle de ceux que vous appelez opposans , ce n'est pas une raison d'apprehender le Schisme entre les Evêques de France.

Il n'est pas non plus à craindre qu'ils se separent jamais de Communion pour le fond de la Doctrine. D'un côté , la foy de ceux qui ont accepté la Constitution est tres-pure , du moins vous le supposez ainsi , & nous voulons bien vous l'accorder pour quelque tems. D'un autre côté , Monsieur le Cardinal de Noailles a été reconnu en presence du feu Roi pour Catholique par ses adversaires , même les plus violens. Ainsi , il n'y a absolument aucune apparence de Schisme entre les Evêques de France.

Où est-il donc tant à craindre , M. P. Est-ce entre les Evêques opposans & le Pape ? Hé quoi , n'est-il pas arrivé plusieurs fois en France que l'on a même refusé des Bulles de Papes ? Cependant on n'a pas pour cela fait de Schisme avec Rome. Par consequent , & à plus forte raison , on peut , sans être Schismatique , demander au Pape des explications d'une Constitution.

Direz-vous que si les Evêques qui demandent des explications ne se sepa-

rent pas du Pape , le Pape pourra bien se separer d'eux ? Il est vrai qu'il le doit selon vos principes , & il ne tient pas même à vos bons avis qu'il ne le fasse , tant vôtre zele est grand pour la paix de l'Eglise. Cependant , M. P. par quelle raison voulez-vous qu'il en agisse ainsi ? Vous donneriez presque à entendre que vous le croyez dans l'impuissance de répondre aux difficultez des Evêques qui lui demandent des explications. Car enfin , pourquoi en venir à de pareilles extremitez , lors que l'on peut par une réponse sage , contenter des personnes qui representent leurs peines avec respect ?

Peut-être aussi croyez-vous que le Pape est un personnage trop élevé dans l'Eglise , pour qu'il soit permis à des Evêques de l'interroger sur ses décisions , & pour que lui-même puisse s'abaisser à leur répondre. Mais quoi , M. P. quelle idée vous formeriez-vous donc des Evêques ? Ne sont-ils pas établis par l'onction de l'Esprit Saint , aussi bien que le Pape , pour gouverner l'Eglise de Dieu ? (a) N'occupent-ils pas parmi nous la place des Apôtres que saint Paul appelloit les fondemens

(a) *Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei.* Act. c. 20.

de l'Eglise (a) ? Et par conséquent un Pape qui ne s'élève point au dessus de ce qu'il est , ne doit-il pas écouter avec bonté les peines des personnes qui lui sont associées par un commun caractère ; regarder comme une obligation essentielle de satisfaire à leurs difficultés , & prendre toutes les voyes possibles pour justifier l'intégrité de sa foy , lors que des personnes juges comme lui de la Doctrine , lui demandent des éclaircissemens sur ses décisions ; persuadé , comme le disoit Pelage II. à Helie d'Aquilée , & aux autres Evêques d'Istrie , que le silence dans ces occasions est un crime dont on doit craindre d'être puni au Jugement de Dieu (b) ?

(a) *Estis cives Sanctorum ... Super aedificati , super fundamentum Apostolorum.*
Eph. 2.

(b) *Ideoque ne forte quisquam maligno studio aliqua de fidei nostra integritate diaboli instigatione fingere præsumpserit , necessarium judicavimus per præsentem Epistolam nostram... de fidei nostra integritate vobis satisfactionem nostram mittere quatenus nulla possit in cordibus vestris de nobis remanere suspicio , ut in divini tremendique judicii die de tacurnitate mea reus inveniri non possim.*
Epist. 5. Pelagii Papæ II. quæ est prima ad Liliam & Episcopos Istriæ.

Au reste , quand les Evêques seroient autant au dessous du Pape que vous vous l'imaginez , peut-être , vous ne pourriez aucunement en conclure que Clement XI. eût raison de se separer de ceux qui lui demandent des explications.

Le pourroit-il , quand même ceux qui s'adresseroient à lui ne seroient que de simples Fideles ? Ce n'est pas du moins le sentiment de S. Gregoire. Car ce grand Pape parlant de la conduite de S. Pierre à l'égard des Fideles , qui murmuroient de ce qu'il avoit communiqué la grace du salut à un Gentil comme l'étoit Corneille : Voici la reflexion qu'il fait.

(a) Si lors que les Fideles le blâ-

(a) *Si enim , cum à fidelibus culparetur , auctoritatem quam in sanctâ Ecclesiâ , acceperat , attendisset : respondere poterat ut Pastorem suum oves , quæ ei commissa fuerant , reprehendere non auderent. Sed si in querelâ fidelium aliquid de suâ potestate diceret , profecto Doctor mansuetudinis non fuisset. Si ergo Pastor Ecclesiæ , Apostolorum Princeps , signa & miracula faciens , non dedignatus est in causâ reprehensionis suæ , rationem humiliter reddere ; quanto magis nos peccatores cum de re aliquâ reprehendimur , reprehensores nostros ratione humili placare debemus. S. Greg. Ep. 49.*

„ moient , il n'eût eu égard qu'à son
 „ autorité , il pouvoit leur répondre
 „ que ce n'étoit pas aux brebis à avoir
 „ la hardiesse de reprendre leur Pas-
 „ teur. Mais s'il eût répondu avec cet
 „ air d'autorité , continuë le Saint Pa-
 „ pe , il n'auroit pas été le Docteur de
 „ l'humilité : Et par là , conclut-il ,
 „ nous devons juger de quelle maniere
 „ il nous convient d'agir dans le Siege
 „ même où nous sommes assis. Si un
 „ Pasteur de l'Eglise ; Chef des Apô-
 „ tres , tout éclatant de la gloire de
 „ ses miracles , n'a point dédaigné de
 „ rendre humblement raison à ceux
 „ qui reprenoient sa conduite : A com-
 „ bien plus forte raison nous autres
 „ pecheurs , devons-nous appaiser hum-
 „ blement par nos réponses ceux qui
 „ nous reprennent.

Quelle difference , M. P. entre l'es-
 prit de ce grand Pape , & celui que
 vous vous efforcez dans vôtre Memoi-
 re d'inspirer à Clement XI ? Cependant
 il s'en faut bien que la cause de Cle-
 ment XI. soit aussi bonne que l'étoit
 celle de S. Pierre , qui a donné lieu à
 ces reflexions si édifiantes de S. Gre-
 goire. Là on murmuroit hautement ,
 & on censuroit la conduite de S. Pierre
 sans lui en avoir demandé les raisons :

i on veut s'adresser à Clement XI.
 ar la voye des supplications ; & loin
 e censurer son Ouvrage , on veut
 ulement le conjurer tres-humblement
 e répondre sur les difficultez que l'on
 à lui proposer. Dans la cause de
 i. Pierre il ne s'agissoit que d'une cho-
 e , qui concernoit , pour ainsi dire , le
 gouvernement politique de l'Eglise ,
 en quoi les premiers Pasteurs sont
 certainement plus independants des
 Fideles qu'en tout le reste : Ici il
 s'agit de décisions , qui ayant pour
 objet des matieres qui appartiennent à
 la Foi , doivent toujours s'accorder
 avec la croyance des Fideles pour qui
 elles sont faites , & sur lesquelles par
 consequent on leur doit autant d'éclair-
 cissemens & d'instructions qu'ils en
 ont besoin. Dans la cause de S. Pierre ,
 ce ne sont que les Fideles qui censu-
 rent sa conduite : Ici ce sont les Con-
 freres même du Pape , chargez comme
 lui du soin de l'Eglise de Dieu , qui té-
 moins des troubles que sa Bulle cause
 parmi les Fideles , veulent le prier de
 s'expliquer. Enfin la conduite que l'on
 reprenoit dans S. Pierre étoit inspirée
 de Dieu ; & la Constitution de Cle-
 ment XI. paroît venir d'un esprit tout
 opposé.

Cependant , chose surprenante ! S. Gregoire croit que S. Pierre ne fit que ce qu'il dut en rendant compte de sa conduite aux fideles. *Si in querelâ fidelium aliquid de suâ potestate diceret , profecto Doctor mansuetudinis non fuisset.* Et vous , M. P. vous croyez que Clement XI. doit prendre le ton d'autorité & refuser d'entendre les difficultez qu'on lui propose. Que les fideles se divisent sur la Bulle & se déchirent aux yeux du S. Pere avec plus de chaleur qu'ils n'ont jamais fait , cela n'importe ; il seroit indigne du Pape de s'abaisser jusqu'à les accorder ensemble , il doit même étouffer les voix qui s'élèvent vers lui pour lui demander le secours de ses lumieres , la paix de l'Eglise dépend de son silence , & quiconque voudra l'obliger à le rompre doit être excommunié , sans même examiner les plaintes qu'il a à faire & sans s'embarrasser si elles sont justes ou non.

Voilà , M. P. les conseils par lesquels vous vous mettez , pour ainsi dire , dans votre Memoire en possession de la qualité de Directeur du Pape. Et c'est ainsi que vous devenez à son égard l'organe du démon pour le faire tomber dans l'abyme de l'orgueil. Mais
Dieu

Dieu ne permettra pas qu'il suive les suggestions de cet esprit de tenebres qui vous fait parler, & il aura horreur d'une conduite qui rendroit son Pontificat abominable aux yeux de Dieu & des hommes.

Non, M. P. il n'en sera pas ainsi, il faut l'espérer : les Evêques contre lesquels vous vous élevez exposeront leurs peines, ils seront écoutés. On leur répondra ; & si la réponse est selon la justice & la vérité, ils nemanqueront pas de suivre les lumieres qu'on leur aura données. Si au contraire la difficulté des questions que nos Prelats feront au Pape lui font sentir qu'il ait eu tort de donner une Constitution comme celle qu'il nous a envoyée ; nous devons espérer que successeur de celui qui autrefois souffrit d'être corrigé par un Apôtre comme lui, il imitera l'humilité que le Siege où il est assis doit lui inspirer ; & que bien loin de prétendre soutenir son ouvrage par l'abus de sa puissance, il réparera le scandale dont il se sera reconnu coupable.

Vous n'appréhendez pas, sans doute, M. P. que Clement XI. en soit jamais réduit à cette nécessité : nel'empêchez donc point par vos conseils

pernicieux de se comporter comme il le doit à l'égard des Prelats qui lui demandent des explications. Ce seroit une chose étrange qu'un Pape *serviteur des serviteurs de Dieu* répondît à des difficultez de ses Confreres par des Censures ; & que l'on fût obligé sous peine d'excommunication de trouver intelligible tout ce qu'il dit & de croire bon tout ce qu'il fait.

Mais pour vous faire comprendre ceci d'une maniere à laquelle vous soyez encore plus sensible ; transportons-le à une cause à laquelle vous preniez plus d'interêts. Que diroient vos Peres dans le Portugal si le Pape ne répondoit que par des foudres à la demande qu'ils lui font d'expliquer la Bulle par laquelle il a condamné les Idolatries de votre Societé ? Car vous demandez aussi des explications vous autres , quoique condamnez par un Jugement contradictoire. Vous même , M. P. digne Avocat d'une si miserable cause, qu'en diriez-vous ? Vous pourriez bien avoir la conscience assez double pour traiter cette conduite d'injustice à votre égard , pendant que vous en inspirez une toute semblable à Clement XI. contre des Evêques de France. Mais le public est sur

ce point un Juge trop équitable pour se livrer à cette injustice. Chose étonnante ! ici le Pape ne sçauroit plier : c'est même être Schismatique que de lui demander des explications d'une Bulle, & il ne lui reste que les Censures Ecclesiastiques pour toute réponse à des Evêques ses Confreres qu'il n'a pas même encore écoutés une seule fois : En Portugal c'est autre chose. C'est la Société qui demande des explications ; le Pape ne peut en refuser. Quoique l'on ait été entendu autant de fois qu'on l'a voulu & plus qu'il n'étoit nécessaire ; on ne veut point se soumettre au jugement, à moins que celui qui l'a rendu ne le retouche d'une manière qui donne lieu d'en éluder la force ; & en s'obstinant dans cette désobéissance on ne croit aucunement être Schismatique. D'où vient cette différence, M. P. car vous nous ferez plaisir de nous l'apprendre ?

En voicy la raison , nous direz - vous. C'est que *la Constitution Unigenitus n'est plus simplement la décision du Souverain Pontife. C'est la décision de l'Eglise , par l'acceptation que le Corps Pastoral en a fait. Les Evêques , ajoutez-vous ailleurs , n'ont point*

p. 2.

p. 5.

simplement reçu la Loy du Pape, en recevant la Constitution : ils ont fait la Loy conjointement avec lui ; sa Loy est portée par le Pape & par eux.

Vous faites bien de l'honneur aux Evêques, Mon Pere, de dire qu'ils n'ont point reçu simplement la loi du Pape, en recevant la Constitution, & qu'ils l'ont faite conjointement avec lui. Ce n'est pas ainsi que vous faisiez parler dans les écrits que l'on répandoit par vos soins pendant la tenue de l'Assemblée de 1714. On n'y parloit que d'acceptation pure & simple. On n'y laissoit d'autres fonctions aux Evêques que celle d'exécuteurs des Loix portées par le Pape. Et vous-même, Mon Pere, qui étiez à la tête de l'affaire, vous les traitiez tout-à-fait suivant ces principes. Aujourd'hui qu'ils ont fait les choses comme vous le vouliez, & que vous sentez combien la manière dont vous les avez forcés d'agir, diminuë le poids de leur acceptation, vous voulez faire entendre qu'ils ont accepté en Juges.

Il faut, Mon Pere, que les affaires de votre parti soient bien dérangées, puisque pour les rétablir, vous êtes obligé de paroître vous approcher de principes que vous avez coutume de

combattre si fortement. Au reste c'est en vain que vous prétendez nous faire illusion. On vous connoît d'ailleurs, Mon Pere, & quand même on ne jugeroit de vos sentimens que par votre Memoire. Il est aisé de voir que vous êtes autant ennemi que jamais de la doctrine du Clergé de France: puisque vous y alleguez indirectement l'inailliabilité que le Pape s'attribuë comme une preuve qu'il ne scauroit plier dans l'affaire présente; & qu'en parlant de l'acquiescement que vous croyez dû à la Constitution de la part des Evêques, vous appelez cet acquiescement *une soumission de l'Episcopat* au jugement du Pape.

F. 5.

Mais venons au point sur lequel vous insistez davantage. Vous nous donnez la Constitution pour *une décision de l'Eglise*, à laquelle tout le monde doit se soumettre, & vous ne pouvez souffrir que l'on hesite à la regarder ainsi. On veut bien, Mon Pere, que ce que vous avancez soit vrai. On suppose pour un moment que la Constitution est une décision de l'Eglise, dans le sens que vous entendez. Où vou'ez vous aller après cela? Quelle conclusion voulez-vous en tirer? Qu'il n'est plus permis ni au

P. 3.

Pape ni aux Evêques qui se sont joints à lui d'expliquer la Constitution ? que ce seroit déroger à l'autorité de l'Eglise, que de mettre la Bulle à la portée de ceux qui ne l'entendent pas ; & de montrer à ceux qui en doutent qu'elle s'accordent parfaitement avec l'Ecriture, la Tradition & la discipline de l'Eglise ? que la désobéissance des Prélats, qui pouvoit auparavant être voilée de quelque prétexte, est devenue sans excuse par le refus constant que l'on a fait de les écouter ? Ce n'est ici, Mon. Pere, comme vous voyez que l'abregé de ce que vous faites entendre dans votre Memoire. Mais ne craignez rien ; vous aurez le plaisir de n'être point refuté sur ces extravagances. On ne veut point surcharger le public de réflexions qu'il prévient, & on vous abandonne à la juste indignation, qu'il témoigne contre des discours, où il voit le bon sens & la probité même choqués avec si peu de pudeur. Revenons au fait que vous avancez.

La Constitution, dit-vous, est *la décision de l'Eglise*, ce sont vos propres paroles. Mais quoi donc, Monsieur le Cardinal de Noailles reconnu si hautement pour Catholique par les plus

grands défenseurs que vous ayez procuré à la Constitution , n'est-il pas de l'Eglise ? Les Prélats qui lui sont unis ont ils cessé d'en être , parce qu'ils ont embrassé le même parti que son Eminence ? & si ces 15. Evêques se trouvent avoir pour eux toute la multitude des fideles , sans que vous osiez dire que cette multitude soit tombée dans l'erreur , pouvez - vous bien vous vanter d'avoir l'Eglise de vôtre côté ? Le corps des fideles ayant à sa tête un petit nombre d'Evêques qui ont tout risqué pour la cause qu'ils défendent , ne représente - t - il pas beaucoup mieux l'Eglise , qu'un grand nombre de Prélats desavouez de leurs peuples , & qui ont pris le parti de la Constitution en la maniere que tout le monde sçait ? De plus. le grand nombre des Pasteurs indique - t - il toujours & infailliblement de quel côté est l'Eglise ? En sorte que l'oppression de la liberté , n'oblige point à recourir à une autre regle ? & enfin dès que chaque Evêque d'une Eglise particulière est Evêque de toute l'Eglise d'un Royaume comme vous le faites entendre à vous - même à la fin de vôtre Mémoire , ne s'ensuit - il pas évidemment de ce principe que l'Eglise peut

se trouver dans la multitude des fideles jointe à un tres - petit nombre de Pasteurs ? & si cela se peut , êtes vous bien fondé à prétendre que nous ne soyons pas aujourd'hui dans le cas ?

Au reste , Mon Pere , ce ne sont encore là que des remarques faites en passant , & sur lesquelles vous réfléchirez à votre loisir. Voici quelque chose d'une plus longue discussion. Vous nous garantissez pour ainsi dire tous les Evêques du monde prononçans la Constitution comme juges avec le Pape ; & il faut bien que vous vous les representiez ainsi ; puisque vous regardez la Constitution comme une décision *infaillible, irrefragable pour le Pape même aussi-bien que pour les Evêques* : en un mot comme *une décision de l'Eglise* , & que d'ailleurs vous voulez paroître attaché aux maximes de l'Eglise de France. Mais pourriez-vous bien , Mon Pere , faire preuve de ce que vous avancez ? Pourriez-vous nous montrer par exemple dans les Etats de Savoye & de Venise , dans l'Espagne , le Portugal & toute l'Italie , ce corps d'Evêques Législateurs prononçans avec le Pape sur les propositions de la Bulle ? trouvez-nous le même dans les Diocèses suffragans de Rome.

Ce n'est pas que quand tous ces Evêques se seroient declarez hautement pour la Bulle, leur témoignage ait d'une grande consideration. Car quel poids pourroit ajouter à une Bulle le consentement d'une foule de Prélats, qui ne se regardent point comme juges des choses auxquelles ils donnent leur consentement, & dont toute la raison de faire ce que le Pape exige, c'est qu'il a sur l'Eglise une puissance Souveraine, & que ses Jugemens sont infaillibles ? Vous n'avanceriez pas beaucoup sans doute en nous donnant de pareils témoignages en faveur de la Constitution. Mais n'importe : ne fût-ce que pour n'être pas trouvé menteur, montrez - nous ce corps d'Evêques prononçans sur les propositions avec le Pape : car on vous en défie.

Vous pourrez bien nous citer comme votre Pere Daniel, le Cardinal Del Guidicé en Espagne, & le Cardinal d'Acunha en Portugal. Mais est-ce là le corps des Pasteurs de deux Etats si considerables ? Vous n'aimez pas assez à vous rendre ridicule pour avancer une pareille extravagance. Ne venez donc point nous dire, comme vous faites, que le corps des Pasteurs a pro-

Examen
du Té-
moignage
de la Vo-
rité.

p 273.

noncé avec le Pape sur les propositions de la Bulle, & qu'il a porté la loi avec lui.

Vous nous direz peut-être que ce n'est pas la coutume que les Evêques des païs dont nous venons de parler marquant leur consentement d'une manière formelle, le silence est leur seule façon de s'exprimer sur une Constitution. Autre pauvreté plus grande encore que la première. Vous nous parlez d'un Corps d'Evêques Législateurs, & il se trouve que ce sont des Evêques qui ne disent mot. Fait-on donc une loi sans parler ?

Mais si la Bulle eût souffert difficulté, ils auroient parlé, direz-vous peut-être ; ainsi de ceux qui ont gardé le silence sur la Constitution c'est qu'ils l'ont approuvée. Ils auroient parlé, M. P. qui vous l'a dit ? On vous soutient le contraire. Est-ce à des Sujets à opposer des difficultés aux ordres de leur Souverain ; sur tout quand il s'agit de choses où l'on reconnoît son infailibilité ? Allez un peu à Rome débiter une pareille proposition. On vous y invite.

Mais je veux qu'effectivement tous ces Evêques soient gens à se recrier contre une décision de Pape qui seroit

défectueuse. Le silence qu'ils gardent sur la Constitution de Clement XI. doit-il pour cela être regardé comme une approbation qu'ils y donnent ? Il faudroit premierement qu'il fût bien sûr que la Bulle a été signifiée à chacun d'eux , & qu'elle leur est suffisamment connue ; & peut-être ne sçavent-ils que Clement XI. ait fait une Constitution que par le bruit confus de nos plaintes qui retentissent jusqu'à eux. D'ailleurs , quand ils en auroient la plus parfaite connoissance , ne pourroient-ils pas avoir des raisons de se taire , quoiqu'ils ne l'approuvassent pas ? Ne pourroient-ils pas attendre le sort qu'elle aura en France , avant que de se déclarer. C'est nous qu'elle regarde principalement. De plus , l'Eglise Gallicane est en état d'en juger autant pour le moins qu'aucune Eglise du monde. Rien donc de plus raisonnable que d'attendre comment les choses tourneront en ce Royaume , & rien par consequent de plus temeraire que de prendre ce silence pour une approbation. C'est de quoy tout homme de bon sens conviendra.

Nous sommes donc presque réduits , M. P. à la France seule , pour y trouver des Evêques qui ayent prononcé

veritablement sur les propositions de la Bulle ; voilà votre universalité de jugement en faveur de la Constitution déjà bien diminuée. Mais voyons même si l'acceptation des Evêques de France peut être d'un grand poids en faveur de la Constitution.

Si vous étiez un homme d'assez bonne foy , pour parler selon votre conscience, il ne nous faudroit que vous-même pour anéantir le témoignage que vous faites tant valoir contre nous. Vous sçavez toutes les intrigues qu'il vous a fallu employer pour porter les Evêques à l'acceptation de la Bulle. A proprement parler il n'y avoit que vous qui voulussiez qu'elle fût reçûe ; mais il n'en falloit pas davantage. Quand on est Confesseur du Roy ; que l'on dispose absolument de ses faveurs & de sa disgrâce à l'égard de ceux dont on a besoin ; que l'on a du sçavoir faire & que l'on manque de probité ; de quoy ne viendrait-on pas à bout ? Avec cela on peut entreprendre de ruiner la Religion dans un Royaume entier , & y réussir.

Aussi , M. P. avez-vous eu quelque succès. Vous êtes parvenu à réunir un nombre d'Evêques très-considérable dans le témoignage extérieur d'une accep-

acceptation de la Bulle. On a vû un Corps de Mandemens qui a parû sous leur nom. Vous l'avez montré par tout , & vous vous en êtes servi utilement pour noircir ceux qui ont constamment refusé de se joindre à eux. Mais ce qui ruine tout votre édifice ; c'est que tout le monde sçait qu'il n'y a pas eu plus de liberté parmi les Evêques que dans la Sorbonne ; que vous avez d'abord engagé le Roy à promettre au Pape qu'il feroit recevoir sa Bulle ; que vous avez ensuite épouvanté les Evêques par la crainte du ressentiment que le Roi auroit contre ceux qui démentiroient les avances qu'il avoit faites : que vous avez fait entendre qu'il vouloit absolument être obéï ; que même abusant de sa confiance pour tromper la Religion , vous êtes venu à bout de le faire parler en Maître à des Evêques devant qui sur les matieres de la Religion il ne devoit paroître que comme un Disciple qui consulte : que vous avez employé son autorité pour fermer la bouche aux opposans , & pour empêcher que le Pape n'eût connoissance de leurs difficultez : que par des Lettres de Cachet vous avez commencé à leur faire sentir les effets de la colere du

Prince : & que si dans la suite vous ne leur avez pas interdit tout commerce avec le Pape , au moins vous l'avez rendu impraticable , par l'assujettissement où vous les reduisiez , de ne rien écrire à Rome sur les affaires presentes de la Religion , qui n'eût été approuvé de la Cour.

Comment après des violences si outrées & si notoires pouvez - vous encore nous faire tant valoir le grand nombre des Evêques acceptans ? Croïez - vous , M. P. que l'on connoisse assez peu les hommes pour ne pas sçavoir ce que peut sur leur esprit l'autorité d'un grand Prince qui se déclare pour un Parti & qui employe toute sa puissance pour le faire embrasser ? Hé , M. P. un Concile , même general , y succomberoit. Il ne faut rien moins qu'une force heroïque dans de pareilles circonstances : & l'experience de tous les temps nous apprend que rien n'est plus rare que cet heroïsme. Dans ces siècles même qui ont produit le plus grand nombre de SS. Evêques , en a-t-on beaucoup vû , M. P. qui ayent été à l'épreuve de tentations semblables à celles dont vous avez été cause que l'Eglise de France a été agitée ?

Et si du temps de S. Athanase l'Episcopat a souffert de si grands affoiblissements dans presque tous ses membres, lorsque le péril les a menacez, ou qu'ils ont été attirez par l'esperance d'augmenter leur fortune temporelle ; est-il surprenant que dans notre siecle, qui du moins n'est pas meilleur que ceux de la primitive Eglise, le grand nombre de nos Prelats ait suivi un Parti, pour lequel on leur faisoit entendre que le Prince se déclaroit, & auquel ils sçavoient que l'on ne pouvoit s'opposer, sans encourir son indignation.

C'est donc en vain, M. P. que vous pretendez nous étonner par le nombre des Evêques acceptans. Il est grand, cela est vrai, mais il faut néanmoins le dire, on a lieu d'être étonné qu'il ne soit pas encore plus considerable : & s'il s'est trouvé jusqu'à quinze Prelats en France qui ayent résisté à vos violences, on doit regarder cet événement comme un prodige qui marque la providence speciale de Dieu sur notre Royaume.

Au reste, M. P. le défaut de liberté n'est pas le seul en droit par où l'on puisse détruire l'autorité de la multitude que vous nous alleguez. Elle se détruit elle-même malgré l'union appa-

rente des Evêques qui la forment. **E**n effet, avec qui tous ces Prelats sont-ils d'accord ? Est-ce avec la Constitution ? Non : ils la combattent dans le temps même qu'ils l'acceptent. Ils établissent la doctrine qu'elle proscriit. Ils vont chercher dans les intentions de l'Auteur des Reflexions un venin que la Constitution assure se montrer ouvertement dans les Propositions même qu'elle Censure ; & ils ne condamnent que dans la bouche du Pere Quesnel ce que la Bulle ne leur permet pas à eux-mêmes de prononcer, & ce qu'elle veut que l'on condamne dans quiconque osera l'avancer, & dans quelques livres qu'il se trouve. Enfin, ils donnent des explications à une Bulle où le Pape prétend avoir mis la vérité dans un si grand jour, que tout le monde sera obligé de se rendre à sa lumiere. Est-ce là s'accorder avec la Constitution ? Peut-on dire avec cela qu'on l'accepte ? Et si on le dit, n'est-ce pas visiblement se moquer de ceux à qui on le dit ?

Mais peut-être sont-ils plus d'accord entre eux-mêmes. Point du tout. On remarque au contraire une si grande variété dans la maniere de recevoir la Constitution, disent les

Auteurs du Projet même que vous citez, qu'il ne paroît point encore de règle fixe, & certaine qui puisse réunir les esprits & calmer les consciences. «

2^e Dans quelques Eglises la Constitution paroît reçûe purement & simplement, sans l'Instruction Pastorale dressée dans l'Assemblée, & sans aucune modification; *previenne les conséquences que l'on pourroit tirer de la condamnation de certaines Propositions.* « A la vérité on a pris plus de précautions dans un grand nombre de Diocèses où la Bulle n'a été publiée qu'avec l'Instruction de l'Assemblée; mais les Evêques mêmes qui ont adopté cette Instruction ne l'ont point proposée à leurs peuples d'une manière uniforme. «

Les uns semblent avoir voulu faire entendre que la Bulle n'avoit point besoin d'explication, & qu'ils ne donnoient l'Instruction que comme une explication dont leur acceptation étoit indépendante, & qu'ils donnoient plus par précaution que par nécessité. Les autres ont fait connaître que leur intention étoit de lier leur acceptation avec les explications contenues dans l'Instruction «

» Pastorale, & de n'en faire que con-
 » me un seul corps avec ces explica-
 » tions, *qu'ils avoient jugées necessai-*
 » *res* pour marquer le sens des Propo-
 » sitions condamnées. »

» Quelques-uns de nos Confreres ont
 » été plus loin, & ne croyant pas que
 » les explications dressées dans l'Al-
 » semblée fussent pleinement suffisan-
 » tes *pour mettre la verité à couvert* ;
 » ils y ont suppléé par de nouvelles
 » explications qu'ils ont ajoutées à l'In-
 » struction Pastorale. Enfin d'autres
 » Prelats sans adopter ou sans modi-
 » fier cette Instruction, ont présenté à
 » leurs Peuples des Instructions diffe-
 » rentes.

Vous voyez, M. P. que l'on ne fait
 ici que copier mot à mot le Projet de
 Lettre que vous citez dans votre Me-
 moire : Mais après l'exposé que nous en
 venons d'extraire, de quel poids vou-
 lez vous que soit pour votre cause,
 l'acceptation de ce grand nombre de
 Prelats que vous vantez si haut.

Tous acceptent la Bulle, il est vrai :
 Mais est-il vrai que tous la trouvent
 bonne ? Et la maniere dont ils l'ont
 reçûe, ne marque-t-elle pas au moins
 qu'ils ont mal fait de la recevoir ? Tous
 acceptent la Bulle ; mais plusieurs cepen-

dant avoient qu'on ne l'entend pas, & qu'elle a besoin d'explication. D'autres parlent plus nettement ; ils disent que la verité n'y est pas à couvert , & ils veulent par cette raison , lier dans leur acceptation , la Bulle à l'Instruction Pastorale. Quelques-uns même ne trouvent pas encore la Constitution recevable avec l'Instruction ; ils y ajoutent de nouvelles explications : Et enfin il s'en trouve qui sans adopter ou modifier l'Instruction Pastorale , ont présenté à leurs Peuples des Instructions différentes. Comment s'unir à une multitude d'Evêques qui sont si differens les uns des autres dans leur conduite ?

Il ne faut donc pas être surpris après cela , M. P. si les Auteurs du Projet ont raisonné tout autrement que vous. Vous prétendez conclure de la maniere dont la Constitution a été reçûe par votre prétendu Corps de Pasteurs , que l'on y voit clairement le chemin qu'il faut suivre. Et les Auteurs du Projet en concluent au contraire , qu'il ne paroît point encore de regle fixe & certaine qui puisse réunir les esprits , & calmer les consciences. Vous voulez qu'après une pareille acceptation de la Bulle faite par tant d'Evêques , on ne puisse plus , si on est Catholique , demander

au Pape des explications; & les Auteurs du Projet croient que le peu d'uniformité qui se trouve parmi les Evêques acceptans, & les effets funestes dont elle est suivie, obligent si visiblement à demander des explications au Pape, qu'ils ne peuvent s'empêcher de se joindre aux quinze opposans pour en demander eux-mêmes.

P. 4. Vous faut-il, M. P. une meilleure justification de la conduite de M. le Card. de Noailles, & des Evêques qui lui sont unis. On y voit d'un côté, tout ce que les Auteurs du Projet croient qu'il est raisonnable de faire, & ce qu'ils croient devoir faire eux-mêmes. D'un autre côté on n'y trouve point cette contradiction que vous reprochez à ceux-ci, en leur voyant demander des explications après avoir reçu la Constitution. Ainsi la conduite des quinze opposans est aussi estimable par sa simplicité que par sa justice. D'ailleurs, elle est *très canonique*, selon les Auteurs du Projet, *très honorable pour le Saint Siege*, & *très autorisée dans la Tradition par des exemples celebres*.

Enfin, selon les mêmes, elle est encore *très proportionnée aux besoins pressans de l'Eglise*. Nous éprouvons tous les

Jours , disent-ils , les malheureux «
effets de cette diversité de conduite. «
Les Heretiques en prennent occasion «
d'insulter à l'Eglise : Elle diminuë «
la confiance des Peuples à nôtre égard ; «
scandalise les nouveaux Convertis «
encore foibles dans la Foy , & en- «
tretient le trouble & la division dans «
les Facultez de Theologie «.

Que voulez-vous , M. P. que fassent
dans cette situation des Pasteurs qui ont
encore quelque tendresse pour leur
troupeau ? Peuvent-ils fermer impi-
royablement leurs yeux , & boucher
leurs oreilles à tous les maux qu'ils
voient , & aux cris qu'ils entendent ?
Vous ne vous en mettez pas en peine ,
M. P. parce que vous n'êtes pas Pas-
teur , & que bien loin de prendre part
à ce qui regarde le bien du troupeau ,
vous ne vous en approchez , comme le
voleur de l'Evangile , que pour le dis-
siper , pour le perdre , & pour l'égor-
ger. Mais ceux que Dieu a établis pour
le conserver , & à qui il a donné quel-
que sensibilité sur les maux qui l'affli-
gent , ne peuvent plus résister au triste
spectacle dont ils sont témoins. Leurs
entrailles sont émûes. Il faut qu'ils en
donnent des marques.

D'ailleurs , M. P. tout le monde

n'a pas comme vous une ame à l'épreuve de tous les remords. La conscience crie. Au fond, doivent se dire à eux-mêmes ceux des Acceptans qui ont des lumieres & de la droiture, nous avons condamné dans les Propositions de la Bulle, des veritez que nous croyons, & que nous n'aurions pas souffert que l'on combattît avant que la Constitution eût paru. Nous avons beau declarer que nous reconnoissons dans la Bulle la doctrine de nos Eglises : Nos Eglises nous démentent, & nous convainquent d'infidelité dans nôtre témoignage. De plus, nous sçavons nous-mêmes mieux que personne, ce qui nous en a coûté pour consentir à ce que nous avons fait, à l'exception de quelques-uns que l'avidité des richesses de l'Eglise à seduit : Nous n'avons agi pour la plupart qu'à force de menaces. Cependant le trouble de l'Eglise augmente tous les jours. La persecution s'élève dans plusieurs Dioceses contre de dignes Ecclesiastiques, dont tout le crime est de penser comme nous, & d'agir comme nous aurions dû faire. Nous sommes cause par le mauvais engagement que nous avons pris, de toutes les vexations qu'ils souffrent de la part de nos Confreres. N'est-il pas

tems enfin de revenir ; & puisque la liberté nous est renduë , ne devons-nous pas en user pour reparer le mal que nous avons fait autant qu'il nous sera possible ?

Voilà , M. P. les Reflexions que tout homme raisonnable jugera que l'on doit faire dans les conjonctures presentes. Aussi ont-elles commencé à ébranler plusieurs des Evêques acceptans. Déjà plus de vingt d'entre eux ont commencé à se rapprocher du droit chemin. La premiere & la plus difficile barriere qui s'opposât à leur passage est franchie. Le premier pas est fait. Ils ont demandé des explications : & ils les ont demandées dans le tems même où vous vous efforciez davantage par votre Memoire seditieux de leur inspirer tout le contraire.

Vous regrettez ici sans doute , M. P. le tems de votre grande puissance. Que n'êtes-vous encore ce que vous étiez ? Les choses , dites-vous en vous-même , iroient bien d'une autre maniere. Cela peut être , M. P. car la durée des maux de l'Eglise paroissoit attachée à celle de de votre élévation.

Mais que voulez vous ? La prospérité de l'impie ne dure pas toujours. Il y a un tems où Dieu semble abandonner

leur héritage à l'injustice des méchants. Ils s'en prévalent. Parce que Dieu ne se montre plus, ils croient n'en être pas apperçûs. Dans cette pensée ils forment de grandes entreprises, ils ont même des succès; tout tremble devant eux; il semble qu'ils aillent affermir pour jamais leur empire. Mais le moment où le terme de leur puissance est fixé arrive. Le Seigneur paroît, & d'un seul regard il renverse tout l'édifice de leur orgueil.

Voilà votre Histoire, M. P. c'en est fait. Ce dragon formidable, cet accusateur continuel de ses frères est déchû de la puissance qui lui avoit été donnée pour persécuter les Serviteurs de Dieu, & les Disciples de la vérité. Il s'étoit élevé pour ainsi dire, jusques dans les Cieux; & par le mouvement de sa queue il avoit fait tomber une partie des étoiles; mais il a été terrassé à son tour, & tout le monde a applaudi à sa chute.

Plût à Dieu, M. P. que cette chute pût servir à votre conversion, & que le coup du Ciel qui vous a renversé vous fit reconnoître celui que vous avez perdu: Mais non; au lieu de vous humilier sous la main Toute-puissante qui vous frappe, vous attribuez

buez fans doute à l'animosité de vos adversaires la disgrâce que vous éprouvez. Vous vous trompez bien , M. P. si cela est ; & la marque la plus certaine que l'on puisse en donner , c'est ce qui vous reste encore de liberté. Où en seriez-vous si vos adversaires vous traitoient suivant les ressentimens auxquels vous avez donné lieu ? Soutenus de l'indignation que tout le Royaume a conçûe contre vous , à quel état vous auroient-ils réduit ? Bien loin de pouvoir encore souffler dans le Royaume le feu de la division , jouiriez-vous même de la lumière du jour ? Et ne seriez-vous pas traité par une juste punition , comme vous avez traité les autres ?

Mais ce n'est pas de vous que l'on doit s'occuper , M. P. La grande affaire est de délivrer la verité des opprobres que vous lui avez fait souffrir , & de perfectionner la gloire de son triomphe. On y travaille en quelque sorte ; vous le sçavez , & comme ses avantages ne vous affligent pas moins que vôtre défaite. Vous ne manquez pas afin d'animer ses adversaires , d'exagerer le peu que l'on fait pour elle. *C'est à qui se signalera davantage* , p. 12.
dites-vous : *C'est à qui fera les dé-*

marches les plus hardies , & on s'en trouve bien.

Il seroit à souhaiter , M. P. que les choses fussent comme vous le dites. Déjà la vérité seroit presque rentrée dans tous ses droits. Mais on ne le sçait que trop , & on est obligé de l'avouer, A peine ceux qui la défendent ont-ils eu d'autre succès que ceux qui leur ont été procurez par leurs adversaires.

Qu'a fait par exemple la Sorbonne dont vous traitez la conduite d'attentat contre le Jugement de l'Eglise ? A-t-elle seulement eu le courage de donner une conclusion qui attaquât la Constitution ? aucunement. Elle a seulement déclaré une chose qui étoit vraie, connuë de tout le monde , & dont la publication n'étoit empêchée que par vos violences ; sçavoir que jamais elle n'a reçu la Constitution , & que le Decret qui avoit paru sous son nom étoit faux & supposé. Et encore comment a-t-elle fait cette déclaration ? C'est la chose du monde la plus étonnante. Les Puissances supérieures par des vûes que nous respectons sans vouloir les approfondir , empêchent que l'on ne fasse le rapport de la Cause du sieur le Rouge , qui auroit donné

eu à cette Declaration, Le Syndic convient de ne parler de rien. On impose même silence à ceux qui veulent demander compte aux députez de leur commission. Par conséquent il semble que la Declaration de la Sorbonne au sujet de la fausseté du Decret sur la Constitution soit manquée ; point du tout. Il faut qu'un M. Humbelot, ami des Jesuites, & partisan des plus outréz de la Constitution, force par son indiscretion la Faculté à se déclarer, & qu'il rende inutiles des précautions que les premières Puissances sembloient n'avoir prises que pour épargner son parti.

Vos gens en demeurent-ils là? Non. Ils vont encore rendre service contre eux-mêmes à la Faculté par une nouvelle imprudence. C'étoit une chose à souhaiter, que des personnes aussi portées à la division fussent exclues des Assemblées. Mais comment se délivrer d'eux? La chose n'étoit pas aisée. Eux-mêmes aident à procurer ce bien à leurs dépens. Plus de vingt d'entre eux forment une opposition à la nouvelle Conclusion de Sorbonne. Ils accompagnent leur opposition de plusieurs injures, & se font exclure par là des Assembles où ils avoient cou-

tume de porter le trouble.

Qu'est-il arrivé depuis ? Le procez verbal contre le sieur le Rouge a été lû en Faculté, il est vray. Mais d'où vient cela ? C'est que les opposans ont obligé le Regent à le rendre. Ils sollicitent le Jugement de l'appel qu'ils ont interjetté au Parlement. Il faut bien rendre à la Faculté contre laquelle ils plaident les pieces qui servent à l'instruction de la cause, & que les Docteurs soient informez des moyens que l'on employe pour soutenir leur procez.

Où sont donc, M. P. ce que vous appelez avec tant d'emphase *les attentats de la Sorbonne* ? Sont-ce donc des attentats que de découvrir la vérité de ce qui s'est passé dans des Assemblées, de suivre les Statuts d'une Compagnie, qui ordonnent que ceux qui insulteront leurs Confreres seront exclus s'ils ne font satisfaction & de réveler les fourberies, & les violences de votre Parti ?

Au reste quand ce seroient là des attentats il ne vous convient pas de vous en plaindre. La Sorbonne n'a fait que ce que vous ou les vôtres l'avez obligée de faire. Si elle est criminelle d'avoir rompu un silence qui

toit favorable à vos intérêts , c'est à vous-mêmes que vous devez vous en rendre. Elle a agi contre vous mais c'est votre faute.

De la Sorbonne passerons-nous aux quinze Evêques opposans ? Où sont donc ces coups hardis dont vous vous vantez si hautement. Ils s'assemblent depuis long-temps il est vrai , mais ils n'ont encore porté aucun coup à la Constitution. Tout le monde au contraire se plaint de leurs longueurs : on craint même de leur esprit de ménagement ; & quoique l'on ne doute pas de la droiture de leurs intentions , on ne peut s'empêcher d'apprehender que leurs projets quoique bons peut-être en eux-mêmes pour guerir la playe de l'Eglise , ne deviennent insuffisans par les artifices des adversaires contre lesquels ils agissent , & dont ils semblent ne se pas défier assez.

Cependant c'est par leur exemple que vous vous efforcez d'engager les Prelats qui ont accepté la Constitution , à agir avec éclat dans le parti de l'erreur. *C'est à qui se signalera davantage*, dites vous. *C'est à qui fera les démarches les plus hardies. . . mais qui voit-on agir solliciter au nom du Corps* P. 11.
des Evêques ? L'affaire est comme si P. 5.

c'étoit l'affaire du Pape seul, &c.

En vérité, M. P. vous lasseriez la patience de tout le genre humain, si on vouloit vous écouter. On a beau se sacrifier pour vous, jamais on n'en fait assez. Ce sont des vexations sans relâche, & jamais on n'a vû harceler des Evêques avec si peu de ménagement & si peu de considération que vous faites. N'êtes-vous donc pas content de l'état humiliant où l'exécution aveugle de vos volontez les a réduits ? Voulez-vous achever de les perdre sans ressource dans l'esprit de leurs peuples ? Vous voyez que l'on ne peut plus faire un pas pour vous sans se couvrir de confusion, & cependant vous sollicitez toujours à agir.

Je n'en suis pas surpris, M. P. vous n'engagez rien du vôtre en les mettant en ouvrage. Si ils ont quelque succès vous en profiterez, & si ils ne réussissent pas la confusion sera pour eux. Que vous importe qu'un Evêque de Langres, par exemple, en travaillant pour votre cause soit convaincu d'erreur, & que pensant nous donner la doctrine de S. Prosper dans un Projet d'Instruction Pastorale sur les Hexaples, il transcrive mot pour

ot celle des Sémipelagiens que ce
ere de l'Eglise réfute. Le ridicule
une méprise si honteuse ne tombe
is sur la Société. C'est l'affaire de
lonfieur de Langres. Qu'il s'en tire
omme il pourra.

Cependant ce beau Projet selon
outes les apparences est l'ouvrage des
ésuites mêmes. C'est un monument
ue la Société a voulu ériger à la gloi-
e du Molinisme. Est ce ainsi, M. P.
ue vous servez vos gens? On ne
eut pas l'entendre plus mal, & il n'y
personne qui ne convienne que dans
otre fait il y a ou beaucoup d'igno-
ance, ou beauconp de malice.

Au reste quoiqu'il en soit, le mal
est pas grand. C'est un Evêque qui
e rend ridicule pour avoir emprunté
e la Société des armes dont les ad-
ersaires se sont servis pour le battre;
e n'est pas une affaire. Il faut bien
ue les Evêques servent à quelque cho-
e dans l'Eglise, & peuvent ils mieux
aire que de se laisser battre pour la
loire de la Société? C'est ainsi, M.
. que l'on raisonne chez vous. Et
est dans cette pensée que vous tâchez
ncore dans votre Memoire d'enga-
er ce que vous appelez le Corps des
Evêques, à publier la Censure des

Hexaples, & du Témoignage de la vérité. Peut-être même avez-vous crû qu'ils vous donneroient bien encore cette satisfaction. Vous n'avez qu'à vous y attendre, M. P. je vous le conseille. Le succès du Projet de M. de Langres leur en donne assez le courage. Ce n'est donc pas assez qu'ils se soient honteusement declarez Semipelagiens en applaudissant à M. de Langres dans leur assemblée, vous voulez qu'ils prennent la Trompette & qu'ils publient eux-mêmes par tout le monde leur confusion : y pensez-vous ?

Voici une Lettre, M. P. qui insensiblement devient un peu longue & qui peut vous causer quelque ennui. Cependant je ne puis encore la finir sans y ajouter quelques reflexions sur les allarmes que vous pretendez répandre, non seulement dans l'Eglise, mais encore dans l'Erat.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, M. P. que vous & cette Société de calomniateurs dont vous êtes, tâchez de rendre suspecte la fidelité des Sujets du Roy qui sont contraires à vos intérêts. Vous y avez même réussi dans l'esprit de Louis XIV. & on a vû par vos artifices un de ceux qui s'est efforcé de graver plus profondément dans

s cœurs l'obéissance dûë aux Souverains devenir odieux à un Prince pour lequel il auroit versé son sang. Aujourd'hui vous continuez sur le même ton & vous soutenez votre personnage avec votre hardiesse ordinaire. Ce n'est pas seulement le Royaume, c'est le Prince Regent qui court risque dans l'affaire presente : c'est *Sa personne* même qui est en danger.

p. 7.

En verité, Mon Pere, on ne peut plus y tenir : & déüffiez - vous - en triompher il n'y a pas lieu de la dissimuler. Vous nous percez jusqu'au cœur. Tandis qu'un aussi grand Prince que celui qui nous gouverne s'immole pour le bien public, & qu'il emploie tous ses talens au rétablissement d'un Royaume, qui attend de lui tout son bonheur : vous venez par un pronostic affreux troubler nos plus douces esperances. Cet astre lumineux qui en s'élevant sur nos têtes à réjoüi toute la France est à peine fixé dans la place qui lui étoit marquée par une providence toute speciale : & déjà vous nous menacez de perdre sa lumiere & tous les secours que nous attendons de la benignité de son influence.

Malheureux Prophete ne predites - vous point ce que vous voulez faire,

ou ce que vôtre Societé medire ? & si vous donnez l'allarme du côté de vos adversaires, n'est-ce point pour faire vôtre coup avec plus de seureté ? On sçait du moins , M. P. d'où est venuë cette doctrine meurtriere de nos Rois, qui fait encore l'horreur de toute la France. Le sort de vôtre miserable Pere Guignard nous l'apprend, & le soin que vous & les vôtres avez pris de faire depuis peu son Apotheose & de la défendre fait assez connoître ce que l'on doit encore attendre de vous.

Que dis je , mon Pere , vôtre Memoire même ne fournit-il pas deja tous les principes qui peuvent justifier cet attentat ? & ni voit-on pas comme une instruction toute dressé du procès du Prince Regent ? Les Evêques opposans se donnent à vous en entendre , toute sorte de mouvement pour aneantir l'autorité de l'Eglise: & tout cela, dites-

- P. 6. vous, sans que le Prince Regent ait encore paru y trouver à redire. Il reconnoît néanmoins sans doute qu'on la voulu amuser du côté des Evêques opposans, Car on ne doit pas supposer qu'un Prince éclairé comme il est , n'ait pas penetré le fond de ceux à qui il a affaire. Il ne sçau-
- D. 9.
- P. 6. roit non plus manquer de voir la consequence de la d'ésunion , & le danger du

bisme où elle tend. Que peut-on demander de plus, Mon Pere, ne voilà-t-il pas le Regent criminel sans remission ? Ce ne sont pas les lumieres qui manquent, *il est éclairé* : mais il veut pas voir. Il a penetré le fond *ceux à qui il a affaire* : mais il abandonne les interêts de l'Eglise à leur corruption. *Il voit la consequence de désunion & le danger du Schisme où le tend* : & il ne se soucie ni de ces suites funestes qui nous menacent, ni du Schisme qui commence à se former dans la Religion.

Il ne s'agit plus que que d'animer le Pape contre lui ; & c'est ce que vous cherchez defaire en le representant comme un Prince qui prend ombrage de ce que Rome fait en faveur d'une Constitution dont vous prétendez que le salut de l'Eglise dépend. *Il se desie*, P. 8.
lites-vous, des desseins de cette Cour ; & si on en croit ce que vous osez avancer sous la tête de vôtre Memoire, non seulement Rome lui est suspecte ; mais on dessein est d'agir contre elle, *de l'intimider par des coups de vigueur & de l'obliger par-là à plier.* P. 1.
 On entend assez, M. P. ce que cela signifie, c'est dire au Pape assez clairement qu'il doit s'armer contre nôtre Prince pour

vanger les outrages dont vous parlez , & qu'il doit lui apprendre à respecter l'autorité du premier Vicaire de Jesus-Christ , en lui en faisant porter tout le poids. Mais comme si vous aviez apprehendé que l'on ne sentît pas assez ce que vous vouliez faire entendre , vous l'exprimez d'une maniere qui ne laisse aucun doute sur vos vûës. On veut obliger Rome à plier , dites-vous. *Mais Rome ne sçauroit plier dans l'affaire presente, & les coups qu'on lui porte ne peuvent que le mettre dans la plus indispensable necessité d'éclater.* Que faut-il davantage. C'est maintenant à Rome à faire son devoir. On lui découvre les desseins que forme contre elle le Prince Regent. On l'instruit de ce qu'il faut faire pour punir son attentat. On est prêt à la seconder. C'est à elle à present à frapper le premier coup , & quand elle l'aura frappé , on peut se reposer du reste sur la Société , elle n'attend pour ainsi dire qu'une main-levée pour agir ; & quand elle l'aura , elle montrera bientôt comment il faut suivant ses principes traiter les Princes que les foudres du Vatican ont frappez.

Vous voyez bien M. P. que ces coups dont vous menacez la personne du Prin-

Regent ne sont à craindre que de vo-
 : part. Premièrement on ignore absolu-
 ent chez vos adversaires cette doctrine
 ii attente à la personne des Souverains.
 'est ch: z vous qu'on la conserve : c'est
 dépôt précieux de la Société ; c'est
 ns son usage qu'elle met toute sa res-
 arce pour les tems difficiles : & comme
 s tems commencent à s'approcher vous
 commencez aussi à nous en menacer.
 Mais pourquoi vouloir faire prendre le
 iange au public & attribuer vos desseins
 vos adversaires ? Croyez-vous M. P. que
 on soit assez simple pour vous croire ?
 ailleurs dans les circonstances présentes
 ccusation n'a pas même le moindre dé-
 é de vrai semblance. Vous faites en-
 dre que M. le Regent favorise les pré-
 idus Jansenistes, & dans le même tems
 us voulez qu'il ait à apprehender de
 ir part pour sa personne. Vous voyez
 en que c'est leur attribuer ce que les
 suites même ne feroient pas. On épar-
 e du moins ceux qui nous favorisent ,
 on n'est pas assez ennemi de ses inte-
 s pour s'enlever à soi même , par un
 me affreux , celui dont la protection
 us est utile. Ainsi M. P. n'eût-on égard
 à la conjoncture des tems , il est aisé
 voir que s'il y a quelque chose à appre-
 nder pour le Prince Regent , c'est de

tions; mais votre voix s'éleve & anime au combat tous ceux qu'elle a déjà mis aux mains. Plus séditieux mille fois que le fameux Pere Mathieu votre confrere , si connu dans l'histoire de la Ligue , vous sonnez le tocsin bien d'une autre maniere; à peine meriteroit-il d'être votre disciple.

Au reste M. P. c'est bien en vain que vous faites tant d'efforts pour inspirer à votre Parti la fureur qui vous anime. Ne voyez-vous pas que Dieu combat pour nous , & qu'il nous a même donné des marques d'une protection que l'on peut regarder comme un prodige ? Croyez-moi, M. P. si Dieu est pour notre cause envain le démon armeroit contre les défenseurs de la verité tous les Iesuites du monde. C'est s'attaquer à lui que de les combattre , & personne n'attaque impunément ceux qu'il prend sous sa protection. Que ceux donc qui n'esperent point dans le Seigneur appréhendent vos efforts , à la bonne heure ; mais pour ceux qui ont mis en lui leur confiance , ils n'en seront point ébranlez. Semblable à un bout de tison fumant pour me servir d'une expression de l'Ecriture , vous pourrez bien obscurcir l'air & jeter encore quelques étincelles, mais l'embrasement n'est plus à craindre , & le feu dont votre cœur brûle ne consumera que vous même.

 ADDITION

*Sur trois écrits qui ont paru depuis le
memoire.*

TE quittois la plume M. P. lorsque trois écrits du même goût, que celui dont je viens de vous adresser la refutation me sont tombez entre les mains. L'un est contre la Sorbonne & a pour titre : *Lettre de Monseigneur l'Evêque de *** à Monseigneur l'Evêque de ****. L'autre est contre Monseigneur le Cardinal de Noailles & sa famille ; & est intitulé simplement : *Memoire*. Le dernier est la *Lettre Circulaire de Monseigneur le Cardinal de Bissy à ceux de Nosseigneurs les Evêques qui ont regretté la Constitution*. Vous trouverez bon, M. P. que j'ajoute ici ce que je pense de chacun ; & je croi que le public ne trouvera point qu'il soit hors de sa place en le voyant dans une lettre qui vous est adressée. Peu importe quelle main ait écrit ces ouvrages , quand il est constant qu'ils partent du même esprit. Ce que vous dirigez, M. P. doit aussi bien vous être attribué que ce que vous écrivez vous-même ; & d'ailleurs , ce n'est point

faire injure au Chef d'un Parti, que de se prendre à lui de tout le mal que commettent ceux qui agissent sous sa conduite.

Je commence donc M. P. par l'écrit qui attaque la Sorbonne & qui est attribué dans le titre à un Evêque. Voici de quelle maniere il commence sa déclamation. *C'est*, dit-il, *un parti de Docteurs qui déclarent tumultuairement que la Faculté n'a pas reçu la Constitution Unigenitus, que le decret imprimé sur ce sujet est un faux decret, & qu'il doit être biffé de leurs registres. Sur quoi* ajoutez votre prétendu Evêque, *je demande d'abord ce que ces Docteurs veulent dire.*

On peut bien lui adresser à lui-même une question semblable à celle qu'il fait aux autres. Que voulez-vous dire avec votre *parti de Docteurs*? ne semble-t-il pas à vous entendre qu'il n'y ait eu qu'une poignée de personnes qui aient fait la déclaration que vous voulez décrier. Cependant c'est une déclaration qui n'a pu se former que par la pluralité des suffrages, & qui n'a pu devenir conclusion de la Faculté que par cette pluralité. Le plus grand nombre des voix a donc été pour la déclaration qui est contraire au decret, & de combien ce nombre l'a-t-il emporté. Vous avez dû le sçavoir, l'Assemblée.

étoit d'environ 200 Docteurs , & de ces 200 , les trois quarts & demi , si je ne me trompe , ont été de l'avis de la conclusion. Si c'est là ce que vous appelez en Sorbonne *un parti* ; à ce compte on pourroit aussi bien traiter de parti le nombre des Evêques qui ont reçu la Constitution, quelque considérable qu'il soit ; & à plus forte raison on pourroit donner ce nom aux Docteurs qui sous le regne précédent ont pris en la manière que l'on sçait le parti de la Constitution. Enfin il est constant , du moins selon vous , que le plus grand nombre ne décide point par lui même de quel côté est la vérité ; puisque ce grand nombre peut n'être qu'un parti dévoüé au mensonge , & que vous prétendez même que le cas est arrivé en Sorbonne , quoiqu'en même tems vous jugiez tout autrement du nombre des Prelats qui ont accepté la Constitution.

Il faut par conséquent avoir recours à une autre regle pour découvrir de quel côté est la vérité , & pour juger dans quelles circonstances elle se trouve du côté du plus grand nombre , ou quand elle ne s'y trouve pas. Heureusement il ne faut pas aller bien loin pour trouver le dénouement de cette difficulté. Votre prétendu Evêque nous le fournit lui même.

me. C'est presque toute la faculté qui déclare que le Decret qui a paru sous son nom est faux, & il veut que ce ne soit *qu'un parti de Docteurs*, indigne de toute créance qui ait fait cette déclaration. Pourquoi cela ? il en donne la raison ; c'est, dit-il, qu'ils l'ont fait *tumultuairement*, c'est son expression même. Ainsi une assemblée quelque considérable qu'elle soit pour le nombre, n'est plus *qu'un parti*, dès qu'elle est tumultueuse. C'est l'idée que nous en donne votre Evêque, & il est bon que l'on s'en souvienne. Mais venons à l'application par rapport au cas dont il s'agit ici. Est-il vrai que les assemblées dont il se plaint, aient été tumultueuses comme il le dit ? il n'y a qu'à en juger par la manière dont les choses s'y sont passées. 1°. On n'a point brigué les suffrages de ceux qui ont opiné ; & même on ne l'a pas pu, puis qu'on ne prevoïoit pas que Monsieur Humbelot donneroit lieu à la délibération dont on se plaint. Personne n'a été écarté de l'assemblée par les menaces d'une autorité supérieure, & aucun n'a été gagné par les promesses, chacun y a opiné à son rang, & ceux qui ont pris une autre voye que la multitude, ont été écoutés comme les autres. On ne leur a point fait un crime de penser au-

rement que leurs confreres, & pour l'en porter sur ceux qui tenoient pour la fausse conclusion, il n'a pas été besoin d'autre école que de dire librement ce que l'on pensoit, sans contraindre les autres.

Si des assemblées qui se passent en cette manière, sont des assemblées tumultueuses, que dira-t-on donc de celles où l'on prétend que la Constitution a été reçue? ne sait-on pas d'abord avec combien de soin les Emissaires de la société tâchent d'en éloigner ceux qu'ils appréhendoient? Par quelles menaces ils épouvanterent les uns, & de quelles espérances ils flatterent les autres? ne sait-on pas avec quel désordre tout se passa, quand il fut question d'opiner. Le Syndic comme pour donner le signal aux factieux, ne commença-t-il pas la première assemblée par des menaces de l'exil, & depuis ce moment vit-on autre chose en Sorbonne qu'une confusion horrible & un brigandage monstrueux? Un homme ne se déclaroit-il pas pour la Constitution, c'étoit assez pour qu'il fût permis à qui le vouloit, de tomber sur lui, de l'accabler de reproches, & de le traiter de la manière la plus indigne. L'un crioit de toutes ses forces qu'il étoit rebelle au Roy, l'autre qu'il falloit le chasser, l'autre qu'il falloit le dégra-

der du Doctorat , & ce qui étoit encore plus capable d'effrayer , c'est qu'en parlant selon sa conscience , on étoit seul d'encourir l'indignation d'un Prince malheureusement prévenu , & de se voir exiler par une lettre de cachet. Voilà M P. ce qui s'appelle des assemblées tumultueuses ; & ce sont justement celles où vous prétendez que la Constitution a été reçue. Or opposez ici la liberté & la paix des assemblées dont notre prétendu Evêque se plaint ; & jugez en quelle conscience il peut dire que *c'est un party de Docteurs qui déclarent tumultuairement que la Faculté n'a pas reçu la Constitution Unigenitus* , & que plusieurs d'entre eux ne sont à l'erreur que par crainte & par intérêt. On vous laisse cette question à décider, M P aussi bien , n'y a-t-il que votre Théologie , dans laquelle on puisse trouver des ressources pour justifier une telle conduite.

Mais en voici un autre dont vous ne vous tirerez peut-être pas si aisément. Pourquoi l'auteur de la lettre contre la Sorbonne , représente-t-il les assemblées de ces Docteurs sous ces idées de parti & de délibérations tumultueuses ? c'est sans doute qu'il est persuadé que des assemblées où la violence & le desordre ont dominé , ne sont d'aucune autorité.

Il ne nous en faut pas davantage , c'est par votre propre témoignage que nous vous jugeons , pouvons nous lui dire suivant l'expression de l'Evangile : Et c'est vous-même qui vous condamnez. Souvenez - vous de ce qui s'est passé dans votre assemblée de Prélats où la Constitution a été reçue. Le public en juge & avec raison, par ce qui s'est passé en Sorbone. Pour vous vous pouvez en être mieux instruit par vos confreres, & vous le sçavez encore plus parfaitement , si vous étiez vous même de l'assemblée. Rappelez - vous donc tout le manège dont on a usé à votre égard ; les craintes & les espérances dont on vous remplissoit ; l'impression qu'elles faisoient sur vous ; & convenez que s'il faut juger de ce qu'on doit penser de la Constitution par la maniere dont elle a été reçue dans votre assemblée, on ne peut en avoir qu'une idée fort défavorable.

* L'auteur de la lettre continue , & voici ce qu'il dit page 2. *Pour décider que la pluralité des voix est allée à rejeter la Constitution , ne faudroit-il pas au moins que les Docteurs eussent pris d'abord la declaration de tous ceux qui ont assisté aux assemblées , pour sçavoir de quels avis ils ont été , & qu'ensuite on eût publiquement recompté les suffrages ?*

On ne l'a point fait.

Voilà une attention aux formalitez qui est admirable dans des gens dont le parti s'est élevé si hardiment au dessus de toutes les regles , pour pouvoir presenter au public un fantôme d'acceptation de la Bulle , au nom de la Sorbone. Voilà ce que l'on disoit après la conclusion que votre Monsieur le Rouge avoit prononcé en faveur de la Constitution. Convaincus de la fausseté de cet acte, Recomptons les voix , disoit - on ; que chaque Docteur soit appelé de nouveau , & que son suffrage lui soit représenté. On eut beau le demander ; ce fût inutilement. Quoique suivant la lettre même du Roy adressée à la Faculté le 10. Avril 1714. ce fût une voie legitime pour revenir contre la conclusion que de s'inscrire en faux contr'elle, & de demander par consequent que preuve fût faite de sa verité par la répétition des suffrages ; on ne put rien gagner , & le parti du Syndic ne répondit que par des lettres de cachet , qu'il obtint contre ceux qui l'attaquoient dans une forme si reguliere.

N'est-il donc pas étonnant qu'aujourd'hui ce même parti prétende avoir droit de s'élever contre la conclusion dont il se plaint , sous le pretexte que que les voix n'ont pas été recomptées , &

que les Docteurs n'ont pas répété l'avis qu'ils avoient donné en 1714. ils s'imaginent apparemment que cette omission leur donne autant de droit contre leurs adversaires, que leurs adversaires en avoient contr'eux, en exigeant ce qui leur fût refusé; mais il s'en faut bien que les choses soient en mêmes termes.

En effet, comme les Partisans de la Constitution avoient été accusez de fausseté dans leur Conclusion; refuser le seul moyen de la vérifier, qui étoit la répétition des suffrages, c'étoit s'avoüer eux-mêmes coupables de la falsification qu'on leur imputoit, au lieu que l'omission que l'on reproche aujourd'hui à la Faculté, ne prouve aucunement la fausseté de la nouvelle Conclusion qu'elle a portée, ni la vérité de celle qu'elle combat. On pourroit peut-être tout au plus en conclure que le decret qui a paru en faveur de la Constitution, n'a pas été combattu avec toutes les formalitez requises, pour mettre hors de toute atteinte la Conclusion qu'on lui oppose: mais il ne s'ensuit aucunement qu'on ne l'ait pas attaqué avec justice; & si la fausseté est prouvée d'ailleurs, comme elle l'est certainement d'une manière invincible dans le Procès verbal du sieur le Rouge, dressé par les Députés de la Faculté, le défaut
de

de la forme prouve. - t - il quelque chose contre le fonds.

Mais du moins, dira-t-on avec l'auteur de la lettre, il auroit fallu exclure
 » de la deliberation ou on a prononcé
 » que le Decret favorable à la Bulle étoit
 » faux, tous ceux qui n'avoient point
 » été aux assemblées où ce Decret a été
 » formé; & il est de notoriété qu'un
 » grand nombre de ceux qu'on a admis
 » à décider que la Constitution n'a point
 » été reçue de la Faculté, n'ont point as-
 » sisté aux délibérations faites sur ce sujet.
 » Ils ne sçauroient donc être témoins du
 » fait sur lequel ils paroissent déposer.

On en convient, ils ne peuvent être
témoins, pui qu'ils n'ont pas vû; mais
 ils peuvent être *juges*: parce que sans a-
 voir vû ils peuvent avoir une connoissan-
 ce parfaite de ce qui s'est passé. Qui n'a
 pas sçû, par exemple, que c'étoit l'avis de
 Mr Leger qui avoit prévalu; que cet a-
 vis étoit simplement que l'on inscrirât la
 Constitution dans les Registres, & que
 l'on y joignît les Lettres de Cachet? Qui
 ne sçait pas qu'il autorisoit si peu l'acce-
 tion, que plusieurs de ceux qui déclai-
 roient ne vouloir point accepter, prétén-
 doient ne penser autre chose que Mr Le-
 ger, en quoi ce Docteur ne les désavoua
 jamais, & que plusieurs de ceux que l'on

regardoit comme seditieux & rebelles au Roy, n'avoient d'autre avis que celui de ce Docteur. Au reste, si on eût pû avoir quelque doute sur ce point, on pouvoit s'en éclaircir à autant de Docteurs qu'il y en avoit eu dans l'Assemblée; on pouvoit s'en informer à Mr Leger lui-même, & tout le monde sçait que s'il n'eut pas la force de résister au Syndic, lorsqu'il changea son avis, en le lui dictant à lui-même comme la Conclusion de la Faculté, au moins il le disoit à tout le monde, tel que toute l'Assemblée l'avoit entendu, & qu'il l'a même fait depuis peu en pleine Faculté. Qui ne sçait pas encore que les Docteurs ne furent aucunement, d'avis que ceux qui diroient ou feroient quelque chose contre la Constitution seroient exclus du Corps par le seul fait. Toutes ces choses & plusieurs autres étoient si connues à tout le monde; & il étoit si aisé de s'en instruire exactement, si on les eût ignorés, qu'il ne doit pas paroître étonnant que ceux qui n'avoient pas assisté aux Délibérations où toutes ces choses s'étoient passées, fussent en état de juger sur la vérité ou la fausseté du Décret de la Faculté.

Après cela on dira tout ce que l'on voudra pour montrer que la conclusion dont on se plaint, n'a point été faite dans

toutes les formes que l'on prétend nécessaires: le public ne s'en souciera pas beaucoup. Du moins, il est constant que le Decret qui portoit acceptation de la Bulle, est faux, & que tous ceux qui en ont fait la déclaration, étoient capables de la faire. A l'égard du reste, on attendra avec patience l'éclaircissement que la Sorbonne nous prepare, & qu'elle seule peut nous donner. Suivons toujours notre Auteur.

Ces Messieurs, dit-il, savent pourtant bien que la Constitution a été enregistrée conformément aux ordres du Roy; & les plus animés d'entre eux conviennent qu'ils ont conclu à obéir au Roy. Cela est vrai en un sens: car on a conclu à l'enregistrement que le Roy demandoit. Mais cela n'est pas vrai dans un autre sens; parce que l'on n'a pas voulu accepter la Constitution, ni en faire une loi, comme le Roy souhaitoit qu'on le fît; & qu'en un mot, comme nous l'avons dit, on a embrassé l'avis de Mr Leger, qui ne parloit pas d'acceptation; qu'aucun de ceux qui ont suivi son sentiment n'a prétendu accepter; que plusieurs même en se rangeant à son avis, l'ont dit formellement; & enfin que Mr Leger a déclaré publiquement lui-même en Sorbonne depuis peu de tems, que son avis étoit tel. Ainsi on a obéi

au Roi à la vérité en quelque chose : mais on a aussi voulu obéir à la conscience en même tems ; & c'est ce qui a fait distinguer entre l'enregistrement & l'acceptation. Il seroit inutile de nous dire après cela , que l'enregistrement pris selon l'idée ordinaire n'est autre chose qu'une acceptation véritable. Car 1°. il ne s'agit pas de ce que l'enregistrement est , pour ainsi dire , en lui-même ; il s'agit de ce qu'il est suivant l'idée que la Faculté s'en est faite dans l'affaire dont on veut informer le public. Or suivant l'idée de la Faculté , il n'est rien moins qu'une acceptation. 2°. Si l'enregistrement est la même chose que l'acceptation , on pouvoit se contenter de suivre dans la Conclusion l'expression des Opinans. Le parti de la Constitution avoit également son compte. Enfin on doit sçavoir que quand on donne au public par un acte solennel le sentiment de quelqu'un , & surtout d'un Corps considérable , il faut être de la dernière exactitude à rapporter les propres termes de ceux que l'on fait parler , principalement quand ils sont de quelque conséquence & sujets à contestation. Mais il est évident par ce que nous avons dit que l'on a voulu tromper le public , & que le changement qui a été fait du terme d'enregistrer en celui d'ac-

cepter, est une alteration criminelle, faite à dessein de donner pour acceptée une Bulle, qui véritablement n'a point été reçûe.

L'auteur de la lettre poursuit, & se fait une objection qui, à la vérité, ne revient aucunement à ce qui a précédé, mais que l'importance qu'il y a d'y répondre ne peut nous permettre de passer sous silence. Cette objection est que les Docteurs pourront dire : *qu'on ne laissoit pas à la Sorbonne la liberté de rejeter la Constitution, & qu'une force majeure obligeoit à la recevoir.* Il résout cette difficulté à la manière, en disant qu'il s'ensuit évidemment de là, *que les Docteurs qui dominent aujourd'hui dans la Faculté, malgré tous les sermens qu'ils ont fait de se soumettre aux Décrets des Souverains Pontifes, se croient en droit de les rejeter, lors même qu'ils sont reçûs dans le Royaume.*

On ne s'arrête pas à relever cette expression de votre Evêque. *Les Docteurs qui dominent aujourd'hui dans la Faculté.* On sçait bien que ceux-ci n'ont pas toujours dominé. C'est leur tour. Mais d'autres ont précédé ; & ce qui désole votre parti, c'est que la scène est changée. Il y a seulement une chose à remarquer ; c'est que la domination de ceux dont on se

plaint aujourd'hui s'établit d'elle-même par la pluralité des suffrages prononcez avec liberté, & que pour la soutenir on n'a point recours aux violences & à l'infraction des loix de la Faculté : au lieu que la domination précédente est connue par des caractères tout opposez. Vous le savez bien M. P. & tout le monde le fait aussi. Il ne faut pas en dire davantage. Poursuivons.

On trouve à redire que des Docteurs qui ont fait serment de se soumettre aux Decrets des Souverains Pontifes se croient en droit de les rejeter quelquefois. Mais pour ne considerer d'abord la chose qu'en general & sans rapport à la Constitution : est-ce un crime à des Docteurs de se croire en droit de rejeter quelquefois des Decrets des Papes ? Il est vrai qu'ils ont fait serment de s'y soumettre. Mais ce serment oblige-t-il de telle maniere, que le cas d'un Decret injuste ne puisse être excepté ? on fait ce serment sans restriction, parce que l'on veut bien supposer qu'un Pape ne prononcera jamais que dans l'équité ; mais dès que la supposition est fautive dans quelque conjoncture particuliere, le serment oblige-t-il encore ? Un enfant peut promettre à son pere de lui obéir toujours ; mais c'est néanmoins sans préjudice des intérêts de Dieu.

Cela est vrai , nous direz vous peut-être , mais lorsque les Decrets des Papes sont reçus dans le Royaume , peut-on croire qu'il soit contraire aux interets de Dieu de les accepter , & n'est-on pas obligé de s'y soumettre ? Il faut avouer M. P. qu'un Decret de Pape reçu dans le Royaume est d'une grande considération , & qu'il est même ordinairement fort difficile de se tromper en l'acceptant. Cependant deux choses sont à remarquer. La premiere , c'est que pour cela il faut que les Evêques aient été libres dans leurs suffrages & assemblés canoniquement. La seconde , c'est que quand même les choses seroient ainsi , le Clergé de France après tout n'est pas infallible , & il ne se pique pas même de l'être. Or dès qu'il est constant que le Clergé de France n'est pas infallible , il s'ensuit nécessairement deux choses : Premièrement , que l'on peut ne se pas soumettre à une décision qu'il a acceptée , parce qu'il peut arriver qu'il se soit trompé en l'acceptant. Secondement , que quand même il ne se seroit point trompé en effet , on pourroit encore se refuser de s'y soumettre , si on crovoit de bonne foy avoir des raisons de ne le pas faire : & que le Clergé seroit obligé de répondre aux difficultez qu'on auroit , s'il vouloit qu'on se soumit à son jugement.

La raison de cela est évidente, c'est qu'il n'est pas permis d'accepter une décision que l'on croit contraire à la Foy, & contre laquelle on a des difficultez que l'on ne peut surmonter. Il y a alors obligation absolue d'exposer ses peines avant que d'accepter ; autrement ce seroit être dans la disposition d'embrasser l'erreur : ce qui bien-loin d'être permis, seroit évidemment un peché contre la foi.

Appliquons à présent ces principes à l'affaire de la Constitution. Elle est reçue par les 40 Prelats ; ce n'est pas sans peine, à la vérité, tout le monde le sçait : mais enfin elle est reçue, ou du moins elle paroît l'être. De l'assemblée des Prelats elle est portée en Sorbonne. Là suivant la regle ordinaire, elle doit estre examinée, & il faut pour cela délibérer : les Docteurs en sont empêchez. Cela ne vous est pas permis, dit-on ; les Evêques l'ont fait pour vous. Il ne vous reste plus que d'obéir & de vous soumettre. Mais quoi la Bulle nous choque en plusieurs endroits, c'est une lumiere que l'on prétend nous presenter, pour découvrir à sa faveur les erreurs d'un livre ; & cette lumiere ne s'accorde ni avec ce que nous avons appris de ceux qui nous ont instruits dans la foi, ni avec les connoissances que nous avons tirées par notre

étude particulière des saintes Ecritures & de la Tradition. Les veritez que nous avons le plus souvent dans la bouche y sont condamnées, & le langage le plus oratoire de la pieté y est proscriit. Ou en sommes-nous, & que faire dans cette conjoncture?

Il est vrai que 40 Prélats ont accepté cette Constitution. Mais 1°. ces 40 Prélats ont-ils été bien libres dans leur jugement? 2°. Quand ils auroient été libres, ne peuvent-ils pas se tromper; & si tout le Clergé du Royaume n'est pas infallible, 40 Prelats ne peuvent-ils pas s'égarer? Enfin s'ils ont des lumières, nous en avons aussi: notre profession est de puiser la science de la Religion dans les Livres saints & dans tous les écrits qui l'ont transmise aux Fidèles jusqu'à présent. Les premiers Pasteurs même nous croient assez bien instruits dans cette science, pour pouvoir la communiquer aux autres; c'est chez nous qu'ils envoient pour la puiser. Par quelle fatalité donc se trouveroit-il qu'à la venue de la nouvelle Bulle tout ce que nous avons tant pris de peine à apprendre seroit devenu tout à coup une doctrine contraire à la verité? Nous avons été tentés pour Catholiques & pour Maîtres dans la foi en croyant ou en enseignant telles & tel-

les veritez. L'effet de cette grande lumiere que la Constitution doit porter dans tous les esprits, doit-il être de changer en ténèbres tout ce qui nous éclairoit ? Il n'y a pas lieu de s'imaginer rien de semblable. Ce que nous avons cru vrai l'est encore : par conséquent la Bulle doit y être conforme. Ainsi c'est par ces veritez que nous devons juger de la Bulle même. Mais alors comment donc faire pour l'accepter ?

L'embarras sans doute vous paroît surprenant, M. P. Peut-on parler ainsi d'une Constitution comme celle de Clement XI ? C'est ce que vous ne pouvez concevoir. Eh bien, M. P. signalez votre zèle, & fermez la bouche à ceux qui osent parler contre un ouvrage, que vous croyez si digne de respect. Quand on vous donneroit toute la Bulle à défendre, je ne doute point que vous ne fussiez tout prêt à répondre. La bonté de cette piece vous paroît si sensible, qu'apparemment vous ne croiriez pas avoir beaucoup à chercher pour trouver sa justification. Cependant M. P. on n'en demande point tant de vous. On vous tient quitte pour une proposition. Justifiez-nous la quarante-huitième : elle est conçue en ces termes : *Que peut-on être autre chose que ténèbres, qu'égarement & que peché sans*

la lumiere de la foi, sans J. C. sans la charité.

Dites nous en quelle conscience on a pu la condamner: vous ne pouvez pas la trouver censurable pour le mot, *que peut-on être*, sous prétexte de deffendre le libre arbitre: car ce seroit condamner le langage de la foi & celui de Jesus-Christ même, lorsqu'il nous dit que sans lui *nous ne pouvons rien faire*, ce qui certainement n'exclut pas le libre arbitre de l'homme. 2^o. ce n'est point de la qualité des actions que l'on fait sans la Foy, sans Jesus-Christ, sans la charité, que parle la proposition. Ainsi votre lieu commun sur les actions moralement bonnes ne peut vous servir ici. Il s'agit de l'état où l'on est, quand on ne possède aucun de ces trois biens, il s'agit de sçavoir si cet état n'est pas égarement, tenebres & peché, & s'il peut être autre chose. Montrez nous que l'on puisse être lumiere sans la Foy, que l'on puisse être dans la voye droite sans Jesus - Christ, & que l'on puisse être justice sans la Charité. En un mot M. P. justifiez - nous cette proposition si vous pouvez, sans renoncer à la Foy, à Jesus-Christ & à la Charité; on vous en défie. On s'attend bien que vous traiterez ces paroles d'excès & de blasphemes; mais laissons les invectives à part, répondez, c'est de quoi il s'agit.

Si la maniere dont on traite la proposition est outrée, vous en aurez plus d'avantage, & vos adversaires plus de confusion. D'ailleurs il est beau de vanger un Pape & des Evêques d'une injure aussi atroce que celle que vous prétendez qu'on leur fait. Courage donc M. P. que la veüe d'une victoire si honorable vous flate ; le travail qu'on vous demande n'est pas long, & la gloire si vous réüssissez sera grande ; tout concourt à vous animer. Montrez - nous que la proposition quarantehuitième a été bien condamnée par le Pape & bien expliquée par les Evêques. Imaginez même un seul sens où vous puissiez la condamner, sans une calomnie infame & une imposture grossiere, encore un coup on vous en défie ; non-seulement vous, mais tous les Jesuites & tout ce qu'il y a de Theologiens au monde, & l'on prend à témoin toute l'Eglise de la sommation que l'on en fait.

Je reviens à présent à nos Docteurs que nous avons un peu perdus de vûë ; & je crois que quelque effort que fasse votre Evêque, pour montrer que leur serment les oblige à recevoir sans aucune exception tous les Decrets de Rome qui sont reçus dans le Royaume, tout homme raisonnable conviendra, après ce que nous
avons

avons dit, que ce principe est absolument faux.

Il ne s'agit plus que de sçavoir si en particulier la Constitution de Clement XI. qui fait le grand objet de nôtre attention, est une piece à l'égard de laquelle les Docteurs de Sorbonne aient pû se servir du droit qu'ils ont de ne pas se soumettre aux Decrets des Papes reçûs dans le Royaume ; & c'est ce qui semble fort aisé à éclaircir.

1°. Quelle sorte de Constitution est-ce que le Pape nous a envoyée ? Que l'on en juge par l'impression qu'elle a faite dans les esprits du public quand elle est arrivée. Il n'y a qu'à voir ce que disent sur ce sujet M. le Cardinal de Noailles, & les Evêques qui lui sont unis, dans leur Lettre au feu Roy & au Pape. On conviendra qu'une Bulle qui produit des effets semblables à ceux que l'on y décrit, ne peut être que très-mauvaise, & par consequent non recevable. D'ailleurs, tous les écrits où elle a été si bien combattue, & plus encore tous ceux où elle a été défendue si mal, sont de nouvelles preuves de ce que nous avançons ; & on attend, M. P. que vous nous en fournissiez encore une vous-même, en répondant à la sommation que l'on vient de vous faire.

2°. Pour juger de tout le droit que la Sorbone a eu de ne point recevoir la Constitution , plaçons - nous dans le tems où elle lui fut portée. Qui est-ce qui l'avoit reçûe dans le Royaume ? L'assemblée des quarante ; & presque aucun Evêque après eux. Ce nombre de Prelats compose-t-il toute l'Eglise de France ?

3°. Comment même ces Prelats l'avoient-ils reçûe ? Ne sçavoit-on pas dès lors qu'ils avoient fait une Instruction Pastorale ; que craignant d'être accusés d'avoir renoncé aux verités contenues dans les propositions , ils avoient tâché de les replacer dans cette Instruction , en même tems qu'ils les condamnoient dans les propositions de la Bulle ; & cette conduite n'autorisoit-elle pas suffisamment les Docteurs à ne point recevoir la Constitution ? Dès qu'il falloit soutenir les verités contenues dans les propositions , ce n'étoit pas la peine de condamner des propositions qui ne renfermoient autre chose que ces verités ; & il est même évident que c'étoit une injustice que de le faire.

Enfin comment les Docteurs pouvoient-ils être tenus de recevoir la Constitution , tandis que les quarante Prelats reconnoissoient eux-mêmes qu'ils

n'avoient point là-dessus d'obligation *v. la*
à imposer aux autres Prelats. Les *Let. des*
Prêtres sont-ils donc obligés à croire *40. aux*
quelque chose de plus que les Evêques? *Arche-*
& la loy de la foy n'est-elle pas com- *Evêques*
mune aux uns & aux autres? *& Evê-*
ques du

Mais enfin, nous direz-vous peut- *Roya-*
être, avec l'Auteur de la Lettre, *me.*
de
simples Prêtres comme les Docteurs
sont-ils donc juges des jugemens des
Evêques? La réponse dépend de ce
que l'on entend par *juger*. Si par ce
mot on entend un acte de juridiction,
par lequel les Docteurs prétendent s'é-
lever au-dessus de l'Episcopat, certai-
nement les Docteurs ne sont point en
ce sens juges des jugemens des Evêques,
& encore moins du Pape. Mais si par
le jugement dont on parle, on entend
ce jugement de discernement qui fait
connoître la verité ou la fausseté d'une
decision, il faut avoüer qu'en ce sens
non seulement les Docteurs, mais tous
les fideles sont veritablement juges des
jugemens des Evêques : avec cette dif-
ference néanmoins, que les Docteurs
ont dans l'Eglise un droit qui leur est
accordé de prononcer en corps cette
sorte de jugement ; & qu'ils le font
avec toute l'autorité que la science que
l'on reconnoît en eux peut donner. Ce

qui ne se trouve point dans les simples fideles.

Ainsi le corps des Docteurs ne peut pas prononcer comme superieur en caractere aux Evêques : on en convient. Mais il peut prononcer comme superieur en lumieres ; ou bien il faut dire que la superiorité des lumieres est toujours jointe à celle de la dignité.

Mais d'ailleurs pourquoy contester aux Docteurs qui refusent d'accepter une Bulle, le droit de discernement ? S'imagine-t-on que s'ils acceptoient, ce seroit sans faire usage de leurs lumieres, & autrement que parce qu'ils trouveroient la decision conforme à ce qu'ils sçavent ?

Il ne faut point se flatter, M. P. la jurisdiction de la science & de la verité s'étend sur l'esprit de tous les hommes. De quelque bouche qu'elles partent, tout homme doit s'humilier devant elles & leur ceder, fût-il Cardinal, Evêque ou Pape : Parce que la verité est Dieu même ; & que c'est de la science qu'il se sert pour la manifester aux hommes.

Sur ce principe, il est aisé de voir combien est faux ce que vôtre Evêque pretendu ajoute dans sa Lettre ; sçavoir que les Prelats après avoir consulté quelquefois des Docteurs, lorsqu'il leur

a plu , *decident neanmoins independam-* pag. 3.
ment d'eux , & sans égard aux lumieres
qu'ils en ont reçûs.

Les jugemens des Evêques doivent être conformes à la verité. Ainsi la verité leur a - t - elle été manifestée par la bouche des Docteurs qu'ils ont consultés ? ils sont obligés de la suivre. Ont-ils negligé d'accorder avec elle leurs décisions ? ils doivent les reformer ; & le Docteur bien loin d'être obligé de s'y soumettre , doit même , lorsque le salut des fideles y est interessé , empêcher que ceux qui sont sous sa conduite n'y adherent.

On n'a parlé ici que des Prêtres qui ont le titre de Docteurs , sans faire mention de ceux , qui sans avoir ce titre , sont chargés du soin des ames , ni de ceux même , qui sans en être chargés , n'ont encore que le caractère du Sacerdoce : mais comme on sçait que par leur état ils sont essentiellement Docteurs , il est aisé de voir l'application qu'il faut faire à leur égard de tout ce que nous avons dit.

Il y a encore un mot à répondre sur l'obligation où l'Auteur de la Lettre prétend que les Facultés sont d'accepter les Decrets des Papes reçûs dans le Royaume. Elle est si étroite , selon lui ,

Pag. 3. que ces Facultés n'ont pas plus de droit de rejeter ces Decrets que *les Tribunaux inferieurs n'en ont de rejeter les Edits du Roy enregistrés au Parlement.* En verité , M. P. est-ce un Evêque qui parle ! quelle comparaïson ! de loix qui ne regardent pour l'ordinaire que des choses temporelles avec des Decrets qui regardent les matieres de la foy ! d'une soumission qui souvent peut n'être que politique & exterieure , avec une soumission interieure , & une croyance qui fait partie de la foy !

Voila , M. P. ce qu'il y a de principal dans la Lettre de vôtre Evêque assez refuté. Il demande ensuite ce qu'il faut faire dans la conjoncture presente ; & il donne deux avis au Clergé. Le premier, c'est de faire des Mandemens par lesquels ils declarent qu'aucun de ceux qui auront étudié dans les Ecoles qui ne sont pas soumises à la Constitution *Unigenitus*, ne seront admis aux Ordres. Il rappelle à cette occasion le Mandement de feu M. de Vannes ; & donne à ce Prelat de grands éloges. La verité est qu'il pouvoit bien se passer de parler de lui , & même on peut dire qu'il l'auroit dû. On sçait ce que c'est que ce beau Mandement de Monsieur de Vannes. L'érudition en est toute singuliere.

Qui l'auroit crû qu'un proverbe trivial, & l'autorité de Virgile y fussent employés pour appuyer la nécessité de refuser les Ordres à ceux qui étudieront dans la Faculté de Nantes ? D'autres emploieroient dans leurs Mandemens des passages de l'Ecriture, des Conciles, ou des Peres. Mais en usant de ce langage, M. de Vannes se seroit confondu avec ceux que son parti appelle Jansenistes ; il a voulu montrer par la difference des sources où il puise ses pensées, l'éloignement qu'il a pour leur doctrine.

Le second avis que l'Auteur de la Lettre donne au Clergé de France, c'est d'appuyer les démarches des Docteurs qui se sont opposés à tout ce qui s'est passé depuis peu en Sorbonne au sujet de la Constitution. Il remontre la dureté qu'il y a à des Evêques d'abandonner des personnes qui défendent leurs intérêts. Dans la supposition de ses principes le reproche est juste, & l'avis est raisonnable. Mais comme son zele est vif & peu éclairé, il se porte aussi à l'excès. *Le dirai-je ? la fureur qui transporte maintenant la Sorbonne, dit-il, est telle qu'elle s'arme aveuglément contre ceux, de ses enfans, qui les plus attendris sur son sort, s'efforcent de lui faire entendre raison. Elle les rejette comme des* Pag. 11.

enfans rebelles à ses Decrets , parce qu'ils voudroient qu'elle ne fût pas elle-même rebelle aux décisions de l'Eglise. Vous voyez bien , M. P. que c'est aller trop loin que de parler ainsi. Ce n'est pas sous ces traits que l'on a regardé au Parlement la conduite de la Sorbonne. On l'y a trouvée juste , conforme aux Statuts de la Faculté , & comme telle elle a été maintenue par Arrêt ; & l'exclusion que souffrent à present les Docteurs opposans est l'effet d'un jugement que l'on devroit apprendre à respecter davantage.

Je ne m'arrête pas plus long-tems , M. P. à la refutation de la Lettre de votre Evêque , parce que le reste ne contient que des raisonnemens ridicules ; ou des declamations sans fondement ; & que le public sans doute seroit fatigué de la réponse qu'on feroit à des choses qui ne meritent que du mépris.

Je viens au Memoire qui est fait contre M. le Cardinal de Noailles. Ce n'est pas que l'on y trouve quelque chose de plus solide que ce que l'on neglige de refuter dans la Lettre ; car on n'y voit uniquement que des invectives , & des prognostics funestes de division & de schisme. Mais le venin amer qui y est répandu saisit l'esprit d'une si vive horreur

quel 'on n'est pas maître de se retenir.

Le grand sujet de plainte qui a fait prendre la plume à l'Auteur de cet écrit, c'est l'élevation où il voit à present M. le Cardinal de Noailles. C'est un objet qui lui est insupportable, & dont la vûë irrite tellement l'envie cruelle qui le déchire, que toutes ses paroles sont comme autant de traits empoisonnés dont il semble qu'il veuille le percer. C'est un ingrat, dit-il, que ce Cardinal, *sur lequel les bienfaits reçûs ne peuvent rien, & qui a refusé à son Roy mourant d'accepter une Bulle qu'il desiroit avec tant d'empressement de voir reçûë dans son Royaume.* C'est un fauteur d'heresie qui employe tout son credit en faveur du parti Janseniste. Un orgueilleux que l'on ne peut reduire à sacrifier son point d'honneur à la paix de l'Eglise, & du Royaume. Un artificieux qui ne cherche qu'à surprendre le Pape, & qui, en faisant traîner la negociation à l'infini, avancera toujours les affaires de son parti. Enfin un homme (remarquez une expression fort chrétienne) un homme que les Evêques ont plus d'un sujet de haïr, & qu'ils reconnoissent haïssable jusqu'à l'excès. C'est ainsi, M. P. que M. le Cardinal de Noailles est traité dans le Memoire. Mais celui qui en est l'Au,

teur y pense-t-il ? est-ce frénésie ? est-ce enforcellement ? Non , disent la plupart des gens. C'est le desespoir d'un furieux , qui dépoüillé d'une grande puissance , la voit avec regret passée en d'autres mains. Autrefois il a fait tomber un pieux Cardinal dans la disgrâce de son Prince : il l'a *maitrise*, pour employer l'expression même du Memoire , il l'a même presque *forcé* à executer ses volontés. Aujourd'hui tout est changé , son adversaire a pris sa place. Voila ce qui fait distiller de sa plume tout ce fiel , qui est répandu dans le Memoire. Vous jugez bien , M. P. à qui l'on en veut , en parlant ainsi. Il n'en faut pas dire davantage.

Au reste l'Auteur du Memoire n'en demeure pas là , il va à la cause du mal dont il se plaint. C'est le Prince Regent qui a placé M. le Cardinal de Noailles. C'est lui qui a mis toute sa famille en si grand credit ; c'est à lui parconsequent qu'il faut s'en prendre. Aussi n'y manque-t-il pas. Mais en habile Jesuite ce n'est point sous son nom qu'il attaque le Prince. Ce sont à l'entendre dire les Evêques de l'Assemblée qui se plaignent. *Il est certain*, dit-il, *qu'ils ont le cœur ulcéré. Ils ont regardé comme un outrage fait au Clergé qu'on les mît sous la dé-*

pendance du Cardinal de Noailles., dans le tems même qu'il faisoit le schisme, & qu'on sembla les lui livrer tous à discretion par la place & le credit qu'on lui a donnés. Ainsi, M. P. voila un supplément à l'instruction du procès du Prince Regent, commencée dans le Memoire pour le corps des Evêques.

Mais ce n'est pas tout. Son Altesse Royale n'en est pas quitte pour l'indignation des quarante. *Les Evêques se retirent dans leurs Provinces, & ils ne sçauroient manquer de communiquer leurs dispositions à leurs confreres. Or qui peut douter que Rome assurée d'avoir, ou par zele, ou par ressentiment, les Evêques pour elle, ne profite de la situation presente pour s'en servir contre le Cardinal de Noailles, & faire un coup d'autorité ?*

Ainsi le Prince Regent n'a rien moins contre lui que ce que les Jesuites appellent *le corps des Evêques*, & la situation de leurs esprits ne peut que donner à Rome une occasion d'éclater.

Est-ce tout ? Non. Le Prince Regent n'agit pas seulement en Prince qui neglige les interêts de la Religion, mais en mauvais Politique, qui ne voit pas à quoy il expose le Royaume qu'il gouverne, en favorisant la famille de Noail-

les. Si le Pape venoit à éclater , le changement arrivé dans la forme du gouvernement , & le credit presque réuni dans une famille , doivent naturellement donner au parti qui se formeroit pour le Pape , & pour les Evêques, un nombre considerable de personnes distinguées dans tous les Etats du Royaume ; le mécontentement en ces occasions se déguise bientôt en zele de la Religion. Il y a plus encore, tous les bons François doivent être de la partie. Les malheurs que le Calvinisme trop protégé a attirés à la France, sont encore trop recens , dit l'Auteur du Memoire, pour ne pas réveiller le zele des bons François, au moment qu'ils verroient le schisme formé , sur le point de ravager de nouveau la France. Enfin il n'y a pas même jusqu'aux Etrangers dont on ne nous menace. Ce schisme , poursuit toujours le même Auteur, ne manqueroit pas d'attirer dans ce Royaume les Puissances Etrangères qui ne demandent aujourd'hui qu'un pretexte pour nous reprendre ce qu'ils voyent toujours avec peine entre nos mains. Elles n'en peuvent avoir un plus specieux que celui de la Religion.

Voila donc, M. P. tous les malheurs que nous annonce l'Auteur du Memoire :

re : mais croyez-vous que des personnes qui sçavent le genie de vôtre Société , & qui se rappellent l'histoire de tous les maux qu'elle a faits à la Religion , dans les Etats où elle s'est établie , & dans celui-ci en particulier , prennent tout ce que l'on a cité du Mémoire pour une simple prophétie ? Non, M. P. ce sont les vœux d'un emporté & d'un furieux , qui ne desiré que de porter la desolation dans sa patrie , & d'y mettre tout en combustion. Il semble n'avoir envie que de prédire ce que nous avons à craindre , & chaque partie de sa prétendue prédiction est comme un signal qu'il donne à tous ceux dont il nous menace , d'exécuter ce qu'il fait semblant de craindre pour ce Royaume.

Il commence par piquer les Evêques , & les animer contre le Prince. Il soulève contre lui les personnes distinguées de tous les états du Royaume ; il les excite à se vanger du préjudice qu'il prétend que la forme nouvelle du Gouvernement fait à leurs intérêts , & à faire éclater leur jalousie contre une famille dont il suppose que le credit leur fait ombrage. Il ne veut pas même qu'aucun bon François se dispense de leur prêter les mains : & il annonce , pour ainsi dire , aux étrangers , qu'ils n'ont

qu'à s'approcher ; que le tems est venu de nous enlever nos conquêtes , & qu'il ne faut pas différer davantage.

Quel demon , M. P. anime donc le cruel Auteur d'un Memoire si affreux ? La France a-t-elle un ennemi plus méchant ? & y a-t-il des peines proportionnées à l'horreur de son crime ? Déjà il lui tarde que le Pape n'éclate ; & Clement XI. à l'entendre , *n'a de ressource contre les opposans , que de les decrediter au plutôt parmi les Catholiques , en les excommuniant.* Il prévoit bien néanmoins que le Parlement pourra s'élever contre un pareil Decret de Rome. Mais cela ne lui fait point perdre courage , parce qu'il compte bien que les Evêques ne s'en effrayeront pas , & qu'ils ne tiendront pas l'excommunication pour nulle. Autre attentat , M. P. comme vous voyez. On dégrade l'autorité du Parlement. On regarde les Arrêts de ce corps si redoutable par son équité , & qui n'est pas moins l'appui de l'Episcopat , que le défenseur zélé de la Couronne du Prince , comme des jugemens que les Evêques doivent mépriser eux-mêmes. On prémunit ; & on rassure contre la juste impression qu'ils doivent faire dans l'esprit. En un mot on veut un schisme , & les plus puis-

sans obstacles ne sont pas capables d'arrêter la fureur de ceux qui veulent le consommer.

On laisse à la prudence des Magistrats de juger ce qu'ils doivent donner ici à l'indignation publique. Chacun crie vengeance à la vûë d'un ouvrage si seditieux, & il est évident qu'aucun ne l'a jamais si bien meritée. Au reste, quand le Tribunal de la Justice épargneroit l'auteur & son ouvrage, le crime ne sera pas pour cela impuni. L'impuissance de l'exécuter servira de bourreau à ceux qui l'ont conçu, & vengera l'Eglise & l'Etat avec bien plus d'étendue. La sentence du Juge ne regarderoit que l'Auteur du Memoire. Il faut une punition qui envelope tous ceux qui ont part à son crime, & cette punition est assurée. L'union ébranlée dans l'Eglise continuëra à se rétablir comme elle a déjà commencé. Les états differens du Royaume soumis à la sagesse du Gouvernement present, ne songeront qu'à maintenir l'ordre qui est établi, & à concourir aux desseins du Prince qui en est l'auteur; & les étrangers, bien loin d'entreprendre rien sur nous, redouteront nôtre intelligence parfaite avec un Chef, qui plus d'une fois leur a déjà fait porter des marques de sa valeur.

Voilà, M. P. ce que nous avons tout lieu d'espérer, & c'est en même tems la vengeance la plus complete que nous puissions attendre. Un Arrêt du Parlement ne peut gueres punir, à l'occasion du Memoire seditieux qui se répand dans le public, que le Jesuite qui l'a écrit. Mais la profonde tranquillité du Royaume est capable de faire crever de dépit tous les Jesuites.

Il faut finir cette Lettre, M. P. il y a assés long-tems que je vous entretiens de discours qui sans doute ne vous plaisent pas. Je n'ai plus qu'un mot à dire à l'occasion de la *Lettre Circulaire de M. le Cardinal de Bispy à ceux de Messieurs les Evêques qui ont accepté la Constitution*. Cet écrit est fort court. Cependant il ne laisse pas dans sa brieveté de donner lieu à quelques reflexions. En effet s'il ne portoit pas en tête un nom aussi respectable dans l'Eglise que celui de M. de Bispy, je m' imagine qu'on ne pourroit s'empêcher en le lisant, de demander si celui qui l'a fait a du bon sens. Il marque qu'il a demandé deux permissions à Monsieur le Regent : l'une, de declarer publiquement qu'il a fait tout ce qu'il a pû pour empêcher la commission du Sieur Chevalier son

Grand-Vicaire, & que c'est M. le Regent qui a absolument voulu qu'il s'en chargeât ; l'autre, de mander tout cela au Pape.

Mais qu'est-ce donc que M. Chevalier va faire à Rome de la part de Son Altesse Royale, pour qu'un grand Cardinal comme M. de Bissy s'y oppose avec tant de force, & pour qu'il soit obligé de desavoüer publiquement les démarches que l'on fait ? Un Prince Regent entreprend une affaire, & témoigne l'avoir à cœur ; & un M. de Bissy, ce flambeau lumineux qui éclaire toute l'Eglise de France, regarderoit même comme une tache qu'on le soupçonât d'y avoir part. Il faut apparemment que l'on 'trame quelque chose contre la Religion. De quoy s'agit-il donc ? M. de Bissy ne le sçait pas bien lui-même ; & il declare dans sa Lettre, avec la permission de M. le Regent, qu'il n'a aucune connoissance de ce que le Sieur Chevalier va porter à Rome. Il sçait seulement en general, que ce Grand-Vicaire est envoyé par Son Altesse Royale *pour concilier la paix des Evêques opposans avec le S. Siege.* Voila ce qui l'alarme, & ce qu'il regarde comme une œuvre d'iniquité, dont le seul soupçon terniroit

toute sa gloire passée. En un mot il ne veut point de paix dans l'Eglise.

Cela peut-il être, dira-t-on ? (Ce n'est pas vous, M. P. qui le direz ; vous connoissez mieux que personne les sentimens de M. de Bissy, puisque c'est vous qui les lui inspirez.) Mais je parle de tout homme de bien, & qui aura quelque respect pour ceux qui sont revêtus du caractère épiscopal. Pourrait-il croire qu'un Evêque traverse lui-même la paix de ses confreres avec le Saint Siege ? Cependant rien n'est plus vrai, & la preuve en est entre les mains de tout le monde. Il n'y a qu'à lire la Lettre Circulaire de M. de Bissy. *Sans ces précautions*, dit-il, (que je prends de vous écrire) *on auroit pu croire que j'ai eu quelque part à tout ce que les Evêques opposans ont fait pour concilier leur paix avec le S. Siege.* Ainsi M. le Cardinal de Bissy ne veut point de paix entre les Evêques de France & le Pape. La chose est constante. On auroit crû avant sa Lettre lui faire injure que de lui rien attribuer de semblable. On auroit crû qu'un homme qui est Chrétien, même Cardinal & Evêque, ne seroit pas capable de pareils sentimens. Mais enfin il dit lui-même que c'est sa disposition, & il prend permission du

Prince pour le déclarer publiquement ; & pour le faire ſçavoir à tous les Evêques de ſon parti. Qui croira-t-on , ſi on refuſe ſon propre témoignage ? quelqu'un ſçait-il mieux ſa penſée que lui-même ?

Il ajoûte néanmoins à la vérité qu'il ſouhaite de tout ſon cœur que les Evêques oppoſans réuſſiſſent. Mais comment accorder ce ſouhait avec la proteſtation ſolemnelle qu'il vient de faire ? Vous voyez , M. P. que vôtre bon Cardinal perd ici l'eſprit ; il dit le oui & le non tout enſemble , lequel croire ? Peut-être , M. P. penſez-vous que l'on ſera fort embarſſé à découvrir quel eſt ſon véritable ſentiment , & que l'on ſera dans l'impuiffance de le convaincre de l'aversion qu'il marque lui-même pour la paix de l'Egliſe. Point du tout ; vous vous trompez. Reliſons ſa Lettre : ne nous apprend-il pas qu'il a fait tous ſes efforts auprès du Prince Regent , pour empêcher la commiſſion du Sieur Chevalier ? N'a-t-il pas demandé la permiſſion de déclarer qu'il n'a point de part aux choſes dont ce Grand Vicaire eſt porteur ? Après l'avoir obtenuë , n'a-t-il pas fait cette déclaration par une Lettre à tous les Evêques de ſon parti ? Voila des actions , & des démarches qui prouvent fort bien que la diſ-

position fixe de son esprit , c'est d'éloigner la paix autant qu'il lui est possible. Que trouve-t-on de l'autre côté, qui montre le désir qu'il a du succès des Evêques opposans à deux paroles échappées, & qu'un cœur naturellement chrétien lui a comme arrachées malgré lui. Il venoit d'écrire le mot de *paix*, & le souhait de la voir réussir est venu comme de lui-même, & pour ainsi dire à l'insçu de l'Auteur, se placer à la suite de ce mot. Ce sont, M. P. de ces choses que l'on n'est pas maître d'empêcher. Mais comme elles sont involontaires & désavouées par la conduite, elles ne tirent point à conséquence. Un bon mot peut se glisser dans une Lettre, sans que le cœur de celui qui l'écrit en soit mieux disposé ; & on est persuadé que c'est ainsi qu'il faut juger de M. de Bissy.

Cela nous conduit naturellement à une remarque fort importante ; c'est que ce ne sont pas seulement les Jesuites qui excitent, & qui fomentent la division dans le Royaume, ce sont encore des Evêques même ; & entre les Evêques ceux qui dans l'affaire présente ont joué le plus grand rôle. On n'en est pas surpris, sur-tout à l'égard de M. de Bissy. Quand on a été aussi-bien récompensé qu'il l'a été, & qu'on a fait des avances aussi

considerables qu'il en a faites ; il faut bien suivre son chemin. On ne pourroit retourner en arriere sans lâcheté & sans ingratitude ; & M. de Bissy n'est pas capable ni de l'un ni de l'autre de ces défauts. Son engagement est injuste ; mais au moins garde-t-il fidelité à ceux avec lesquels sa passion pour les Benefices , & pour l'éclat de la pourpre Romaine , l'a uni. On pretend même qu'il est devot en sa maniere. Et cela étant , on voit bien qu'il n'a garde de souiller sa conscience par l'abandon de ceux auxquels il est dévoué depuis si long-tems. Dailleurs il est devenu leur chef visible dans l'affaire qui trouble aujourd'hui toute l'Eglise. Il faut bien que la tête concoure avec les membres , & qu'il montre autant d'aversion pour la paix que doit en montrer le chef du parti le plus séditieux qui ait paru dans la France.

Je suis , &c.

Le 2. May 1716.

Comme je montrois cet écrit à quelques personnes pendant le cours de l'impression, on a voulu me persuader que touchant la proposition 48. dont je vous somme pag. 82. de donner la justification, vous pourriez malgré mes précautions chicaner encore sur l'expression, *Que peut-on être*, sous prétexte qu'elle combat la liberté, & que quoique ce langage soit, comme je l'ai montré, le langage de la foy, & celui de Jesus - Christ même, vous trouveriez bien le moyen, en recourant à l'intention de l'Auteur, de lui imputer le sens que je prétens écarter. Je ne crois pas, M. P. que ce soit là une bonne ressource. Car 1°. le Pape ne prétend point que pour trouver le sens condamnable des propositions, il faille recourir à l'intention de l'Auteur. Il ne veut pour preuve du venin qu'elles contiennent, que le simple exposé qu'il en fait dans sa Bulle; ainsi c'est déroger à la Bulle que de se rejeter sur l'intention de l'Auteur. Mais 2°. comment le P. Quesnel auroit-il employé l'expression dont il s'agit à dessein d'attaquer la liberté; lui qui soutient en tant d'endroits de ses ouvrages, que quelque absoluë que soit la nécessité de la grace, l'homme a néanmoins sans elle un pouvoir naturel, qui s'étend

non - seulement aux actions qui sont
bonnes à raison de l'objet, mais à celles
même qui sont bonnes d'une bonté sur-
naturelle? Vous voyez bien, M. P. que
l'accusation n'a pas de vrai-semblance.
Ainsi on espere que vous rendrez jus-
tice en ce point au P. Quesnel, si ce n'est
par amour pour la justice même, au
moins pour ne vous pas rendre ridicule;
& que vous jugerez de sa proposition
comme vous jugeriez de celle qui se
trouve dans le Catechisme de Nantes,
p. 100. où l'Auteur parle ainsi au sujet
de la grace. "Comme un enfant ne sçau-
roit marcher si on ne le soutient, ainsi *ce*
nous ne pouvons faire aucun bien, si ce
Dieu ne nous aide; & c'est ce secours ce
que Dieu nous donne, que nous appel-
lons Grace. Il faut bien faire compren-
dre la foiblesse de l'homme, & le besoin ce
qu'il a de son Dieu, sans lequel il n'est ce
capable que de se perdre, & de se don-
ner la mort."

FAUTES A CORRIGER.

P Age 4. ligne 19. embarrassées, lisez embrassées. P. 13. l. 9. auriez, lisez aurez. Lig. 25. du Parray, lisez du Ferray. P. 16. l. 13. les jugeroient, lisez le jugeroient. P. 28 l. 3. la loy, lisez la loi. P. 34. l. 7. marquant, lisez marquent. P. 41. l. 10. modificationui, lisez modification qui. P. 48. l. 29. perdu, lisez persecuté. P. 57. l. 13. la dissimuler, lisez le dissimuler. P. 60 l. 13. le mettre, lisez la mettre. P. 81. l. 12. ne peuvent-ils pas se tromper, lisez ne pourroient-ils pas s'être trompés. P. 95. l. 3. sembla, lisez semblât.

